

LA

REVUE NATIONALE

	PAGES
Principes Généraux, par la Direction.....	1
Mon cher Compatriote, par M. J.-D. Chartrand.....	3
Lettre de l'honorable M. J.-A. Chapleau, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec.....	7
Lettre de l'honorable M. Wilfrid Laurier, chef de l'Opposition, à Ottawa.....	9
Lettre de l'honorable M. G.-A. Nantel, commissaire des Travaux Publics, à Québec.....	10
Lettre de l'honorable M. F.-G. Marchand, chef de l'Opposition, à Québec.....	11
Lettre de M. Cléophas Beausoleil, député, à Ottawa.....	12
Lettre de M. L.-O. David, président de l'Association Nationale, la Saint-Jean-Baptiste.....	13
Lettre de M. J.-X. Perrault, de la Chambre de Commerce.....	14
Les Amours d'un Notaire, nouvelle inédite, par l'honorable M. Joseph Royal, ancien lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest.....	15
A ma Petite Louise, poésie, par M. Louis Fréchette.....	40
Notre Climat et son action sur nous, par M. le docteur W.-H. Hingston, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu.....	43
Le Fort Frontenac, étude historique, par M. Benjamin Sulte.....	54
Etude financière, par M. John Hague.....	62
A travers la vie, grand roman inédit de mœurs canadiennes, par M. Joseph Marzette.....	70
Chronique de l'Etranger, par M. Ch. des Ecorres.....	87
Le mécanisme photographique de l'œil, étude scientifique, par M. Arthur Dansereau.....	98
Modes et Monde, par Françoise.....	103

Illustrations : Portraits de tous les rédacteurs de ce numéro.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur :

1° Note de la Direction.....	III
2° Avis aux Abonnés et aux Annonceurs.....	V
3° Analyse du sommaire du premier numéro de la Revue Nationale.....	VII

J.-D. CHARTRAND, *directeur*

7 Place d'Armes, MONTRÉAL.

HISTOIRE

DE LA

COLONIE FRANÇAISE

EN CANADA

PAR M. FAILLON, PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

3 beaux volumes, in-quarto, valant \$15.00 pour \$10.00, ou \$12.00 avec un an d'abonnement à "La Revue Nationale", comme prime.

De tous les écrits, qui ont pour objet le Canada, le plus intéressant pour les Canadiens doit être sans doute l'*Histoire de la Colonie Française*. Aujourd'hui que la jeunesse canadienne tourne ses vues vers son histoire nationale et se plaît à l'étudier, nous croyons lui être utile en lui offrant à un prix exceptionnel, cet important ouvrage de M. l'abbé Faillon, devenu doublement précieux, par la difficulté de se le procurer. Cet ouvrage, n'étant plus dans le commerce, est devenu très rare. Nous en possédons quelques exemplaires dont nous voulons faire profiter les abonnés de *La Revue Nationale*.

GRANGER, FRÈRES

LIBRAIRES-ÉDITEURS

1699 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Bureau Principal—MONTREAL

Capital payé	\$500,000
Fonds de Réserve	225,000

DIRECTEURS :

l'honorable M. Alph. Desjardins, président M.M. A.-S. Hamelin, vice-président Dumont Lavolette Joel Leduc	M.M. A.-L. de Martigny, directeur-gérant Tancredi Bienvenu, assistant-gérant E.-G. Saint-Jean, inspecteur J.-E.-A. Lefebvre, asst.-inspecteur
--	--

SUCCURSALES :

Saint-Hyacinthe, Drummondville, Beauharnois, Laurentides, P. Q., Hull, P. Q., Saint-Simon, Saint-Sauveur, Québec, Québec, rue St-Jean,	A. Clément, gérant J.-E. Girouard, " L. Leduc, " H.-H. Ethier, " J.-P. de Martigny, " D. Denis, " N. Dion, " C.-S. Powell, "	Fraserville, Valleyfield, Victoriaville, Plessisville, Ste-Anne de la Pérade, Taspébiac, P. Q., Edmonton, N. O.,	J.-O. Leblanc, gérant L. de Martigny, " A. Marchand, " F.-C.-P. Chèvrefils, " J.-A. Rousseau, " H. Bourbeau, " S.-R. Benoit, "
---	---	--	--

BRANCHES A MONTREAL :

Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Cunégonde,	M. Hourret, gérant G.-N. Ducharme, "	Saint-Henri, Rue Ontario,	H. Dorion, gérant A. Boyer, "
---	---	------------------------------	----------------------------------

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNES—Au Bureau principal et aux Succursales

CORRESPONDANTS :

Londres, Angleterre, " " Paris, France, New York, " " Boston, Chicago, Canada, "	Le Crédit Lyonnais Glyn, Mills, Currie & Co Le Crédit Lyonnais National Bank of the Republic The Bank of America The Merchants National Bank Bank of Montreal The Merchants Bank of Canada Bank of British North America
--	--

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires, payables dans toutes les parties du monde.

LA REVUE NATIONALE

Recueil Mensuel
DE LECTURES CANADIENNES-FRANCAISES

Paraissant le 1er de chaque mois.

RELIGION, PATRIE, LITTÉRATURE, HISTOIRE, VOYAGES, ARTS,
SCIENCES, FINANCES, INDUSTRIE, COMMERCE,
AGRICULTURE, &c.

ABONNEMENTS

CANADA ET ÉTATS-UNIS	1 an, \$3.00
	6 mois 2.00
FRANCE	1 an 20 francs
	6 mois 12 "
ANGLETERRE	1 an 15 shillings
	6 mois 8 "
AUTRES PAYS	1 an \$5.00
	6 mois 3.00

Le numéro 25c.

Strictement payable d'avance

La direction ne se rend pas responsable des manuscrits refusés.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

Pour les abonnements et les annonces, s'adresser aux bureaux de la *Revue Nationale*, 7 Place d'Armes, Montréal, ou à nos agents affiliés.

Toute correspondance devra être adressée à M. J.-D. Chartrand, directeur, 7 Place d'Armes, Montréal.

Un compte rendu bibliographique sera fait pour tout ouvrage dont deux exemplaires seront adressés à la Direction.

La date indiquant, sur l'adresse, la fin de l'abonnement sert de reçu à l'abonné.

EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

20 Rue Saint-Vincent, Montréal

NOUVEAUX PROCÉDÉS AMÉRICAINS
POUR
PLOMBAGE DE DENTS
EN PORCELAINES ET EN VERRE

plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.

Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A.-S. BROUSSEAU, L. D. S.

No. 7 RUE SAINT-LAURENT.

MONTREAL

Quéry Frères

Photographes attitrés du Clergé

Pendant 14 ans chez Notman & Fils

*Photographies en tous genres et d'après les procédés
les plus récents.*

LA PATRIE Journal Liberal

OSER PENSER Questions Politiques,
OSER DIRE Littéraires et
OSER FAIRE Municipales.

77 RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

Abonnement, Edition Quotidienne :

Un An.....\$3.00 | Six Mois.....\$1.75 | Trois Mois.....\$1.00

Edition Hebdomadaire :

Un An.....\$1.00

“L'ELECTEUR”
Journal d'information politique et générale
QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE

Tirage certifié - - - 11,975

Les hommes d'affaires, négociants, industriels, qui désirent se mettre en communication avec le public, ne sauraient mieux faire que de lui parler par l'organe de *L'Electeur*.

DÉPARTEMENT TYPOGRAPHIQUE

Ouvrages typographiques de tous genres exécutés avec soin et promptitude: Livres, Factums, Comptabilité, Formules en tous genres, Circulaires de Commerce, Placards, Programmes de Théâtre, Cartes de Visite, etc., etc.

NOTE DE LA DIRECTION

La direction fait un appel chaleureux à MM. les curés de toutes les paroisses du Canada et des États-Unis, aux chefs des institutions d'éducation catholique, aux directeurs des grands établissements industriels, commerciaux et financiers, en un mot à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire matérielle et morale de notre pays dans toutes ses manifestations diverses, la direction de la *Revue Nationale*, disons-nous, fait donc un appel à tous pour lui envoyer des historiques concis, d'un intérêt général, accompagnés de photographies des églises, des collèges et couvents, des institutions diverses et des établissements importants de commerce, etc., avec également les photographies des anciens ou nouveaux curés, des chefs actuels et des bienfaiteurs des institutions, etc., enfin de tous ceux qui ont acquis des droits à la reconnaissance publique. Ces documents, photographies ou dessins, seront publiés dans la *Revue Nationale*, dans l'ordre de leur réception dans nos bureaux. En groupant ainsi dans un recueil mensuel important tous les faits historiques intéressants notre population canadienne, la *Revue Nationale* a l'intention d'élever un monument à notre passé et à notre présent comme peuple, et de former une bibliothèque intéressante qui aura sa place dans toutes les familles.

La direction fait en outre un appel cordial aux jeunes écrivains canadiens. Les manuscrits reçus par la *Revue Nationale* seront scrupuleusement étudiés et les auteurs, qui auront des travaux acceptés, seront priés de faire parvenir leurs photographies avec quelques notes biographiques les concernant.

La *Revue Nationale* a adopté pour principe absolu de rémunérer tous les écrits des auteurs connus et inconnus, dans la mesure de ses forces. Notre recueil deviendra d'autant plus varié et intéressant que les collaborateurs et ses abonnés feront plus d'efforts. Et si le succès couronne nos travaux, tous jouiront matériellement et moralement des progrès de leur œuvre.

LA DIRECTION

FONDÉ EN 1880
" LE MESSEGER "

Grand Journal Bi-Hebdomadaire

3500 abonnés dans toute la Nouvelle-Angleterre.

EXCELLENT FOYER D'ANNONCES

Abonnement :	1 an	\$1.50
	6 mois	75
	4 mois	50
	3 mois	40

M. COUTURE, Propriétaire

LEWISTON, Maine.

L'INDÉPENDANT

Grand Journal Quotidien à huit pages.

Le Journal le mieux renseigné sur le mouvement Canadien aux Etats-Unis.

ABONNEMENTS :

Quotidien. \$4.00 par année
 Hebdomadaire, 1.50 par année

SOCIÉTÉ DE PUB. DE "L'INDÉPENDANT"

13 Court Square

FALL-RIVER, Mass.

LE MONDE

CE Journal est reconnu comme l'organe du "Tout Montréal," du public littéraire et des familles où l'on sait apprécier le Beau.

Ce Journal possède une clientèle de choix et s'efforce toujours de mériter le patronage de ceux dont l'opinion a de la valeur.

Morale : LE MONDE est le Journal, où l'on doit annoncer quand on a un article de valeur à offrir.

Dr J.-G.-A. GENDREAU



CHIRURGIEN-DENTISTE

20, Rue St-Laurent, Montréal

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais, d'après les procédés les plus nouveaux. Heures de bureau de 9 a. m. à 6 p. m. Tél. 2818.

" LA SEMAINE "

REVUE DE LA PRESSE

Nous conseillons fort à tous nos lecteurs qui n'ont pas les moyens de souscrire à un grand nombre de journaux et qui désirent se renseigner sûrement sur tous les événements politiques et autres du monde entier, de souscrire à LA SEMAINE, revue hebdomadaire de la presse, qui les mettra impartialement au courant de tout ce qui se passe de par l'univers.

LA SEMAINE est une revue de 16 pages à deux colonnes.

Abonnement :	un an	\$2.00
	6 mois	1.25
	3 mois	0.75

Numéro spécimen adressé gratis sur demande. Adresse : LA SEMAINE, 11 et 13, Rue Buade, Qué.

LE CANADA,

JOURNAL QUOTIDIEN

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE CANADA (limitée)

Adresser toutes communications concernant la Rédaction à
 RODOLPHE LAFERRIÈRE, Secrétaire de la rédaction.

LE CANADA, † JOURNAL **HEBDOMADAIRE** † **A 16 PAGES**

Abonnements et Publicité, à l'Administration du CANADA

568 et 570 Rue Sussex, Ottawa.

A l'épée : LA FORCE
A la plume : LA PRUDENCE

PRINCIPES GÉNÉRAUX

Notre revue sera, avant tout, un recueil de littérature canadienne-française, dû à la plume de nos principaux hommes de lettres nationaux. Nous ferons en outre un appel chaleureux et cordial à tous les jeunes talents, afin de mettre en évidence des écrivains encore ignorés.

En principe, les écrits, signés du nom de leurs auteurs ou d'un pseudonyme cachant une personnalité connue de la direction, seront rénumérés d'une manière libérale.

Les sujets traités embrasseront le champ le plus vaste.

Les questions religieuses et d'éducation, étudiées avec un soin tout particulier par des écrivains compétents, tiendront une place d'honneur dans nos colonnes.

Les hommes les plus distingués du pays et des spécialistes très appréciés du public fourniront à la *Revue Nationale* des études intéressantes sur la littérature, l'histoire, les voyages, les arts, les sciences, la politique, la finance, le commerce, l'industrie, l'agriculture, etc., etc.

La partie gaie et agréable ne sera aucunement négligée, et notre revue, quoique sérieuse et grave de caractère, saura parfois se déridier et sourire.

On évitera soigneusement les polémiques personnelles, les questions irritantes, enfin tout écrit vif d'attaque ou de riposte. Car, ayant pour but principal la diffusion pacifique des idées et des connaissances, notre revue s'efforcera d'être simplement un foyer de lumière intellectuelle et non un champ de lutte et de combat.

La liste des rédacteurs de notre premier numéro démontre amplement nos intentions, et la direction n'hésitera pas un seul instant, quoique bien à regret, à se séparer d'un de ses collaborateurs, quelle que soit sa notoriété, qui voudrait essayer de traiter dans nos colonnes des questions brûlantes ou personnelles. Car enfin, si pareil état de choses était toléré, notre revue n'aurait plus sa raison d'être, étant donné les nombreuses publications existantes, où les conflits personnels quotidiens des esprits et des idées trouvent un terrain propice et illimité.

La *Revue Nationale* n'a donc qu'une prétention, c'est de devenir un recueil intéressant de lectures canadiennes-françaises, instructives et variées, où la morale la plus saine et la plus sévère sera soigneusement sauvegardée, afin de pouvoir être mis, sans crainte, entre les mains de tous.

En un mot, notre revue sera un drapeau à l'ombre duquel se grouperont les esprits les plus divers, les talents les plus variés, enfin l'élite intellectuelle de tous nos concitoyens du Canada, et, chacun, en s'abritant sous cette bannière, oubliera les luttes ardentes du dehors, pour se souvenir simplement qu'un même cœur de patriote, de catholique et de chrétien bat dans toutes les poitrines de ses collaborateurs.

Elle frappera chaque mois aux foyers des villes et des campagnes, en amie conciliante et affectueuse, qui viendra causer avec ses lecteurs, sur tous les sujets intéressants et d'actualité.

Aidée et soutenue par le concours dévoué et éclairé de ses éminents collaborateurs et par la bienveillance des lecteurs, la direction se croit en droit d'avoir une confiance légitime dans la réussite de son œuvre, si difficile qu'elle soit.

LA DIRECTION

MON CHER COMPATRIOTE

Celui qui te parle est un de tes vieux amis, que les hasards et les circonstances de la vie avaient jeté loin de son cher Canada, et qui, le cœur plein de joie, revient reprendre sa place au milieu des siens, après bien des années d'absence.

Tu vas peut-être te dire :

—Mais, comment ? voilà un des nôtres qui, sans soutien et sans appui, s'en va prendre du service en France, où, en quelques années, il arrive au grade de capitaine, après avoir été nommé chevalier de la Légion d'Honneur pour faits de guerre, après avoir rempli plusieurs positions honorifiques et acquis des droits comme publiciste, etc., et voilà que cet homme abandonne une situation brillante pour revenir parmi nous fonder une revue littéraire, oui, une revue littéraire ! la chose la plus ingrate, paraît-il, qui puisse être exploitée ici au Canada ? Oui, comment se fait-il que ce capitaine canadien de chasseurs alpins quitte son corps d'élite et la France pour revenir au Canada ?

Voilà assurément ce que tu vas te dire, mon cher compatriote, en lisant mon nom au bas de ces pages.

Écoute ma réponse maintenant.

Tu as raison, ma situation était belle en France où j'ai été admirablement traité. Le pays là-bas est magnifique, le climat, excellent, les français sont très aimables et les françaises, élégantes et charmantes. Oui, cela est vrai, et malgré tous ces attraits irrésistibles, j'ai quitté cette belle France pour revenir parmi les miens.

Pourquoi ?

Tu me le demandes, mon cher ami, mais réfléchis donc un instant, et tu te le diras à toi-même pourquoi.

La France et l'Algérie sont des pays merveilleux, mais le Canada n'a-t-il pas ses charmes ?

Regarde donc ton cher pays au printemps. Où pourras-tu trouver plus belles et plus immenses nappes d'eau ? où verras-tu verdure plus fraîche et plus chatoyante, collines boisées plus coquettes, travaux d'art plus grandioses, habitations des campagnes et des villes plus confortables et plus somptueuses ? Dis-moi, où pourras-tu trouver rien de plus beau ? N'est-ce pas que tu m'approuves en ceci ?

Et les françaises sont belles et séduisantes, les français, hospitaliers, pleins de cœur et d'esprit, c'est vrai, j'en conviens assurément. Mais les canadiennes et les canadiens, qu'en dis-tu ? N'ont-ils pas également à tes yeux toutes les qualités de cœur, d'esprit et de beauté que nous reconnaissons aux français de France ? Mais, vois donc passer cette gentille jeune fille, cette adorable femme, aux yeux vifs et gais, pétillants de feu et de caresses, à la démarche animée, à la tournure élégante, portant comme une reine les plus brillantes toilettes !

Ici encore, je sens bien que tu es de mon avis, mon cher compatriote. Et bien alors, tu ne t'étonneras plus de me voir revenir au pays.

Mais il y a encore autre chose.

Vois-tu, je vivais dans une nostalgie noire de mon cher Canada, et mon cœur avait des aspirations irrésistibles qui m'ont ramené sur les bords de notre grand fleuve. Car la patrie, sais-tu, pour l'homme mûr surtout, qui a longtemps vécu au loin, c'est le petit pays, la ville ou le village qui l'a vu naître. C'est le bon vieux curé qui a guidé nos premiers pas dans les sentiers du devoir, c'est le docteur, c'est le notaire, c'est le cultivateur de la grande côte ou du petit rang, c'est le forgeron d'en face, c'est le marchand du coin, c'est la rivière où nous avons pris nos premiers plongeons malgré la défense de nos parents ; ce sont les beaux arbres, les grands noyers où nous avons déchiré nos premiers fonds de culotte

les érablières, avec leur sucre et leurs parties de plaisir, ce sont les *fricots* de l'hiver, avec les *tourquières* les *croquinolles* et les succulentes tartes ; oui, mon ami, c'est tout ça réuni, la patrie.

Et ensuite, il y a là encore, près de l'église patriarcale, le petit cimetière un peu sauvage, plein de grandes herbes tristes, où dorment nos vieux parents, auprès de qui nous espérons un jour dormir tranquillement à notre tour. Et puis enfin, je t'aime, mon vieil ami, et le plus grand de mes bonheurs maintenant, c'est de vivre avec toi. Alors, peux-tu me blâmer d'être revenu pour terminer mes jours ici ? . . .

Je connais ton cœur, va, et je vois sur ta figure franche et honnête un sourire d'assentiment.

Donc, j'ai gagné ma cause, et, si tu le veux, je viendrai chaque mois causer amicalement avec toi et je te ferai part de bien des choses que j'ai vues. Avec ton aide, la *Revue Nationale* atteindra tous les foyers, sera une compagne dans les longues soirées d'hiver, et une amie toujours.

Mes collaborateurs, tu les connais. ce sont les premiers hommes du pays ; ce sont de tes compatriotes également, et eux aussi te feront part chaque mois de leurs idées et de leurs connaissances.

Je les remercie bien sincèrement ces collaborateurs dévoués à qui je souhaite une bienvenue cordiale dans les colonnes de notre recueil. Je dis notre, car la *Revue Nationale* sera l'œuvre de tous et elle se conduira avec tous en chef qui estime et encourage ses soldats, outils de sa gloire et de son succès. Les conduisant au combat, elle sera à leur tête dans la victoire, en les récompensant, et, dans la défaite, elle puisera un nouveau courage dans leur solide amitié.

Le succès dépend beaucoup de toi, mon cher compatriote. Avec ton concours, nous pouvons tout oser, mais sans ton concours, nous succomberons. Vois maintenant si nous méritons ton estime et ton approbation.

Je viens de te parler un peu familièrement, mon cher

ami, mais pardonne ce langage à un vieux soldat habitué à dire sa pensée simplement et sans emphase. Je n'ai pas voulu faire ici de rhétorique ni de grandes phrases, j'ai seulement visé à te parler franchement.

J'ai essayé d'aller droit à ton cœur et à ton amitié, et si j'ai réussi à faire entrer dans ton âme une parcelle de l'amitié que j'ai pour toi, mon but est atteint et je t'en remercie.

J.-D. CHARTRAND

HOTEL DU GOUVERNEMENT

(Privée)

Québec, le 29 décembre, 1894

CAPITAINE J.-D. CHARTRAND
Directeur de la "Revue Nationale"

Cher Monsieur

J'ai bien reçu votre lettre datée du 12 décembre, accompagnant l'envoi d'une notice exposant les principes généraux, que vous désirez voir présider à l'œuvre de la "Revue Nationale", dont vous annoncez la publication pour le mois de février prochain.

Vous me demandez de contribuer au premier numéro de cette revue par un court écrit en faveur de votre publication, soit sous la forme d'une lettre d'approbation, ou d'un article spécial. Je dois d'abord vous dire qu'en parcourant la liste des collaborateurs que vous vous proposez d'avoir pour cette revue, je me vois en société d'hommes de lettres dont les œuvres font l'éloge, et que le pays est fier de compter parmi ses enfants les plus distingués. Je n'ai pas la prétention d'être un homme de lettres ; aussi, je vous prie de me compter seulement comme un des amis de votre projet, qui a toutes mes sympathies et mon approbation, comme j'espère qu'il aura l'encouragement du public canadien en général. Vous entreprenez une tâche qui fait honneur à votre courage comme à votre patriotisme, car vous n'ignorez pas, sans doute, que la publication d'une revue littéraire n'est pas chose facile dans un pays où le nombre de souscripteurs à ces sortes de publications est nécessairement

restreint. Beaucoup d'autres avant vous ont tenté cette entreprise, avec des résultats plus ou moins heureux ; mais je sais que vous êtes armé pour la lutte, et votre carrière est là comme garantie de votre persévérance, c'est-à-dire de votre succès, car il est rare que la fortune ne sourie pas aux persévérants.

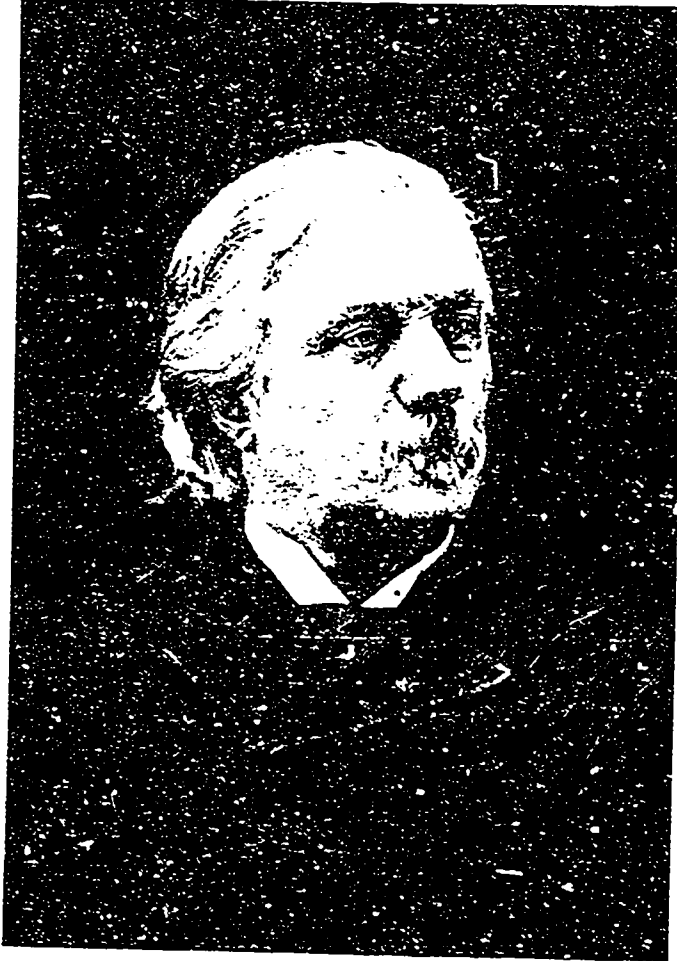
Vous embrassez dans votre programme un cadre aussi vaste pour vous et vos collaborateurs qu'attrayant pour vos lecteurs. Vous avez raison de défendre l'entrée de votre revue à toute polémique personnelle, soit sur les questions religieuses, soit sur les questions politiques. Mais vous ne pourrez éviter, et je suis bien d'opinion que vous auriez tort d'éloigner les discussions, même de questions brûlantes, puisque vous voulez traiter des questions religieuses et d'éducation, d'histoire, de science et de politique générale, pourvu que ces discussions se fassent sur un terrain d'où les animosités et les aigreurs soient bannies. Pour cela, le choix de vos collaborateurs vaudra mieux que tous les règlements que votre direction pourrait faire.

Sans vouloir aller jusqu'à dire que votre revue est un besoin qui se fait sentir au Canada,—ce qui serait peu généreux pour les publications du même genre et très recommandables qui existent déjà—je suis sûr qu'il y a place encore, au grand foyer de la publicité, pour une revue comme celle que vous présentez au public. Du travail, de l'activité, du soin que vous ne pouvez manquer de donner à cette création de votre choix, dépendra votre succès, succès auquel j'applaudis d'avance et pour lequel je fais les vœux les plus sincères.

Que ce succès soit le plus complet, le plus brillant possible : voilà le souhait le plus sincère et le meilleur que je puisse vous faire à l'occasion de la nouvelle année.

Votre bien dévoué

J.-A. CHAPLEAU



L'honorable M. J.-A. CHAPLEAU
Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec.

Photographie de Quéry, frères.



L'honorable M. WILFRID LAURIER

Chef de l'Opposition, à Ottawa

Arthabaskaville, 15 janvier, 1895

Cher Capitaine CHARTRAND

Vous connaissez la cause qui m'a empêché de vous préparer l'article que vous m'avez demandé. Je suis chagrin de n'avoir rien à vous adresser pour votre premier numéro. Du reste, il va être si bien rempli que ma présence n'y pourrait rien ajouter.

Je souhaite succès et longue vie à la *Revue Nationale*.

J'ai bien l'honneur d'être

Cher Capitaine Chartrand

Votre tout dévoué

WILFRID LAURIER

Capitaine CHARTRAND
Montréal

Québec, le 15 janvier, 1895

MON CHER AMI

Je regrette infiniment de ne pouvoir vous donner l'article que vous me demandez pour le premier numéro de la *Revue Nationale*. Vous connaissez mes occupations pendant la session et vous savez que mon temps est très pris. Mais j'espère bientôt pouvoir contribuer à votre œuvre que j'approuve sincèrement, et qui réussira certainement, grâce à votre énergie et à votre persévérance dont vous nous avez si souvent donné des preuves, surtout en France.

En effet, j'ai beaucoup observé les hommes et les choses dans mon voyage en Europe et en Terre-Sainte, et sous peu j'en pourrai causer avec vos lecteurs.

Bien à vous affectueusement

G.-A. NANTEL

A M. le Capitaine CHARTRAND

Directeur de la *Revue Nationale*, à Montréal



L'honorable M. G.-A. NANTEUIL
Commissaire des Travaux Publics, à Québec.

Photographie de Quérv, frères.



L'Honorable M. F.-G. MARCHAND

Chef de l'Opposition, à Québec

Assemblée Législative, Québec, 7 janvier, 1895

CHER MONSIEUR CHARTRAND

Je suis on ne peut plus flatté de l'honneur que vous me faites en m'inscrivant au nombre de vos collaborateurs à l'intéressante revue dont vous m'avez transmis le prospectus.

Mes occupations parlementaires m'empêchent de contribuer à votre premier numéro; mais je tâcherai, dans un avenir prochain, de réparer cette omission.

Votre tout dévoué

F.-G. MARCHAND

MON cher DIRECTEUR

Vous avez imprudemment pris en mon nom des engagements que je ne puis tenir aujourd'hui. Mes souvenirs du *Bien Public* sont bien vivaces et bien chers ; mais dans l'état actuel des choses, je n'ai réellement ni le temps ni les moyens de les retracer. Laissez-moi seulement vous dire combien je suis heureux de vous voir fonder une *Revue* vraiment *Nationale*.

Nul, mieux que vous, qui avez porté si haut et si loin, l'honneur du nom canadien-français, n'était digne d'entreprendre une tâche, à la fois si ardue et si honorable. Le succès ne peut manquer de couronner les efforts d'un homme qui possède à la fois l'énergie, l'amour du travail, l'expérience et les vastes connaissances qui vous distinguent.

Agréez, mon cher directeur, mes souhaits de succès et croyez-moi

Votre tout dévoué

C. BEAUSOLEIL

Montréal, 22 janvier, 1895



M. CLEOPHAS BEAUSOLEIL

Député, à Ottawa.



M. L.-O. DAVID

Président de l'Association Nationale, la Saint-Jean Baptiste

Montréal, 15 janvier, 1895

Mon cher Monsieur CHARTRAND

J'applaudis à la bonne pensée que vous avez eue de revenir au pays et de fonder une revue qui sera nationale de nom et de fait. Ce sera un appoint, une force de plus pour les bons combats, un nouvel élément de progrès intellectuel. Je vous ai connu au *Bien Public*, journal dont la carrière a été courte, mais bien remplie. J'ai appris alors à apprécier le talent et l'énergie qui vous ont distingué dans les différentes phases de votre existence et jusque dans les rangs de l'armée française.

Vous revenez mettre au service de votre patrie une intelligence mûrie par l'étude et l'expérience, un cœur vraiment français.

Je fais des vœux pour votre succès et vous promets de vous aider autant que je le pourrai à accomplir la noble tâche que vous avez entreprise.

Bien à vous

L.-O. DAVID

Montréal, 15 janvier, 1895

M. J.-D. CHARTRAND

Directeur de la *Revue Nationale*

En réponse à votre demande, c'est avec plaisir que je vous donnerai ma collaboration, lorsque les circonstances le permettront. Pour le moment, je suis engagé ailleurs. Du reste, avec la liste de collaborateurs que vous annoncez, ce n'est pas la matière qui manquera à la *Revue Nationale*.

Bien à vous

J.-X. PERRAULT



M. J.-X. PERRAULT
de la Chambre de Commerce



L'honorable M. JOSEPH ROYAL

LES AMOURS D'UN NOTAIRE

(Fragments d'un Journal)

Mardi, 29 juin, 1886

.....
... Ma femme est partie pour la Malbaie sous la garde de sa mère qui l'emmène avec nos deux enfants et les servantes. J'étais du voyage, et, comme à l'ordinaire, tous nos préparatifs étaient faits lorsqu'il m'est survenue une affaire très-importante qui m'a empêché. J'ai bien essayé quelques timides arguments pour engager belle-maman à m'attendre quelques jours ; mais c'était de l'égoïsme, et je ne me fis pas le redire. D'ailleurs, la saison des eaux est si courte que la raison autant que la mode veulent que le lendemain de la St-Jean-Baptiste tout le beau monde déserte Montréal pour s'en aller à plusieurs cents milles s'installer le plus mal possible sur quelque grève du bas du fleuve. Cette année, il n'est resté dans la grande ville poudreuse que la police, les pompiers et moi. Les autres voyagent ou font semblant, ce qui revient au même.

Ma belle-mère, encore jeune, se croirait assez coupable pour porter la chose à confesse si le premier de juillet la trouvait encore à Montréal. Notre bébé toussotait depuis quelques jours ; ma Gabrielle, qui a quatre ans, perdait sensiblement l'appétit ; Henriette paraissait souffrir des chaleurs plus que de coutume : tels sont les motifs que la mère de ma femme a fait valoir pour ne pas retarder d'une

heure leur départ. Seul le changement d'air pouvait ramener la santé de tous ces êtres chéris.

—Huit jours seront vite passés ; pourquoi ne pas changer d'air tous ensemble ?

—Non, ce sera trop tard ; et puis, ce ne sera plus la même chose

—Mais, belle-maman, l'air de la Malbaie est grand, et il me semble que celui de la semaine prochaine sera tout aussi pur que celui de la semaine précédente.

—Vous dites des sottises, mon gendre.

Ma femme, pour avoir la paix, m'a prié de les laisser partir en me faisant promettre de les rejoindre aussitôt que possible. Moi aussi, pour avoir la paix, cette excuse banale des concessions dans les bons ménages, j'ai consenti ; et vers sept heures, ce soir, je suis allé reconduire à bord du *Canada* ma petite famille qui me laisse.

—Ecris-moi sans cesse, il me faut une longue lettre tous les jours, m'a dit Henriette les larmes aux yeux ; je veux savoir l'emploi de tout ton temps. Ce sera une façon de rester l'un près de l'autre ; tu sais si les heures vont m'être longues lorsque tu ne seras pas là. Les enfants : oh ! sois tranquille, je ne les perdrai jamais de vue. Je t'enverrai des nouvelles tous les matins.

Ces chers petits comme je les ai caressés et embrassés ! Le bébé, un gros bonhomme de deux ans, brun comme son père, ne voulait pas se séparer de son papa. Il m'a fallu le faire emmener par la bonne qui lui a promis de lui montrer des poissons gros comme ça. Ma Gabrielle, qui est une sensitive, est devenue toute pâle quand elle a entendu les paroles de sa mère et vu qu'en réalité je restais. Elle n'avait pas cru la chose possible, parceque dans son petit cœur il n'y avait qu'un seul raisonnement :—j'aime papa, papa m'aime, par conséquent nous ne pouvons pas nous quitter. Elle m'entourait le cou de ses petits bras en sanglotant ; elle me reprochait de les abandonner ; non, je ne les aimais pas ni maman, ni bébé, ni elle. Puis, elle me suppliait de les garder

avec moi, et nous partirions ensemble. Elle tournait du côté de sa maman ses beaux yeux pleins de larmes, et la suppliait de m'emmener.

J'ai eu grand mal à me défendre de ces trois chères âmes qui emportent mon cœur avec elles.

Je viens de rentrer ; il est neuf heures et demie. Ceci est mon journal. Pas la peine de l'envoyer à Henriette ; je le garde. C'est un exercice pour voir quelle mine aura demain celui que je lui ai promis.

Avant de nous marier nous avons pris naturellement, comme tous les amoureux, l'habitude de correspondre souvent. Je suppose que nos lettres n'étaient ni meilleures ni pires que celles de nos semblables ; mais, comment se fait-il que ce besoin d'écrire soit si impérieux avant le mariage entre deux personnes qui s'aiment ? Tous ou presque tous y succombent ; l'attitude ou la grammaire seule varie. Ensuite, pourquoi, une fois mariés et se trouvant momentanément séparés, sommes-nous délivrés de ce besoin au point qu'ayant un infinité de choses plus sérieuses à se dire on s'écrit bien moins souvent ? Un amoureux fera dix lettres par jour à la jeune fille qu'il aime ; au contraire, un mari sera cité comme le modèle des époux si pendant une absence quelconque, il met chaque soir une lettre à la poste pour sa femme.

La solution de ce problème me rend rêveur. Est-ce que par hasard l'amour deviendrait réellement muet après qu'il a dit son dernier mot qui est le mariage ? Cela pourrait bien être.

En tout cas, cette réponse me satisfait ; un notaire sait se contenter de peu.

A l'heure qu'il est, Bébé et ma Gabrielle doivent dormir bercés dans leur cabine par le sourd et monotone tremblement du gros vapeur à roues. Je n'étais pas là pour le bonsoir si affectueux qui précède invariablement leur coucher. Entre deux baisers, Bébé a le privilège de me tirer les moustaches, et mes grimaces le font toujours s'éclater de rire, de son rire clair et perlé. Il rit de si bon cœur. Sa sœur,

dans sa petite toilette toute blanche, attend frôlée sur moi son tour avec impatience. Elle se mêle à nos jeux que la maman contemple en souriant. Ses grands yeux bleus, ceux de sa mère, épieient l'instant favorable, et tout-à-coup elle grimpe sur mes genoux libres et m'accable d'adorables petites caresses enfantines qu'elle continue de la voix et du regard tant que la porté ne s'est pas refermée sur mon Henriette et les deux petits anges qu'elle entraîne par la main. Oh ! les belles et saintes joies de la famille.

Puis, de ma chambre, j'entends Bébé qui se couche dans le bruit doux des draps et des oreillers remués ; Gabrielle a dit bonsoir, et le murmure de sa prière d'enfant vient jusqu'à moi avec les dernières caresses de la jeune mère qui les a bénis tous deux et s'éloigne sur la pointe du pied.

Cette scène de nos bons jours s'est présentée à moi avec une telle intensité de vrai que je me suis levé de ma table, et, dans le silence qui emplit toute la maison, j'ai gagné la chambre de nos enfants. J'en suis revenu aussitôt, le cœur serré. Il semble que la mort, la terrible mort, a passé par là. Une housse grise recouvre chacun des petits lits, rigides, sans oreillers, dépouillés de leurs rideaux blancs et de leurs dentelles comme le sont de leur feuillage et de leurs roses les rosiers à l'automne. Pas de jouets trainés jusque-là et oubliés par Bébé ; les poupées de Gabrielle qu'elle couche tous les soirs près d'elle avec mille tendresses de petite mère ont disparu au-si. Sans doute, elles sont allées chercher un changement d'air. Les murs sont nus de leurs saintes et naïves images : les persiennes sont fermées, et j'ai cru respirer cette odeur fade de renfermé particulière aux maisons vides.

Je me suis raisonné afin de secouer la tristesse qui me gagnait : dans quelques instants, je demanderai au sommeil de me transporter en songe auprès de mes chers voyageurs.

Mercredi, 30 juin

Hier soir j'ai mis du temps à m'endormir, seul, sans les miens, sans entendre dans notre chambre les silencieuses allées et venues de mon Henriette toujours en arrière d'une dizaine de chapelet. Grâce à Dieu, au moment où je descendais à mon déjeuner j'ai trouvé près de ma serviette, à côté de ma *Minerve*, un télégramme de ma femme qui m'apprend l'heureuse arrivée à Québec de tout mon monde. J'ai respiré librement et suis allé à mon bureau le cœur plus léger. Elles ont dû arriver ce soir à la Malbaie.

Pourvu que l'affreux mal de mer n'ait rendu malade ni Bébé, ni Gabrielle, ni Henriette, ni belle-maman non plus, car c'est elle qui commande en chef l'expédition. Je le saurai demain matin ; j'ai bien hâte tout de même.

Je ne suis pas venu chez moi à midi. La chaleur est accablante, et j'ai pris mon déjeuner au Cercle où mon entrée a fait sensation parmi mes connaissances qui s'étaient déshabituées de m'y voir. Ces repas d'hommes d'affaires, comme je les trouve ennuyeux ! On se salue ; on s'assied au hasard de la table et des voisins ; on lit la dernière lettre reçue en attendant d'être servi ; ou bien, pour s'éviter de causer on à l'air de s'enfoncer dans la contemplation profonde des titres fantastiques sous lesquels le menu baptise ses infects *stewed kidneys*. Puis, on mange à la hâte, farouche, presque en silence, et on s'en va au milieu d'hommes qui entrent ou qui sortent l'esprit déjà repris par la besogne interrompue. Avant mon mariage, je m'attardais quelquefois avec un ami, durant les jours brûlants de la canicule, à prendre une tasse de café noir mêlé de glace et de rhum ; celui que me fait Henriette est tellement délicieux que si je restais aujourd'hui je suis sûr que je me croirais empoisonné.

Et songer qu'il y a des quantités de gens qui vivent de cette vie de club, où les mêmes scènes d'hommes buvant,

jouant, dînant, fumant et médissant se renouvellent dans une stupéfiante monotonie du premier janvier au trente et un décembre. "Le club est la famille de ceux qui n'en ont pas encore, de ceux qui n'en auront jamais, et de ceux qui s'ennuient dans la leur."

Them is my sentiments, comme dirait Paddy.

Cette après-midi, en rentrant à la maison, j'ai fait, je crois, une rencontre étrange. Au moment où je tournais l'angle de la rue St Denis pour prendre la rue Sherbrooke deux dames m'ont croisé rapidement, et l'une d'elles m'a semblé avoir réprimé un petit mouvement de surprise en m'apercevant. J'ai cru la reconnaître aussi. Mais, non ; Blanche du Perré est aux Indes, au Japon, en Europe, en Afrique, en un mot partout ailleurs qu'en Canada. Cette dame s'est méprise et moi de même sur une fausse ressemblance. N'importe, cette rencontre a subitement éveillé mille souvenirs en mon esprit, souvenirs qui me hantent en ce moment jusque chez moi, ce qui n'arriverait pas, je crois, si mon Henriette était ici ou moi à la Malbaie.

Bah ! je suis seul, bien seul : quel mal à rêver un instant à ce passé bien mort et bien enterré sous les bonheurs du présent ? Je ne cours pas le moindre danger de me laisser accrocher aux idylles de ma vingtième année. Les joies courantes ont effacé tout cela dans mon cœur ; et si ma mémoire me fait me retourner pour voir ce qui est passé, mes yeux, charmés par ce qui m'entoure, n'aperçoivent plus, noyées dans les brumeux lointains, que les traces fuyantes de félicités éphémères quasi disparues.

Blanche du Perré fut mon premier amour ; son père, le notaire du Perré, fut mon patron. C'était une brunette pleine d'entrain et d'esprit. Sans être belle, elle était grande, distinguée et de tournure agréable. Elle sortait du Sacré-Cœur dans le même temps que je passais mon brevet d'études avec maître du Perré. Et vrai, la première fois que je l'aperçus je l'aimai comme un fou, comme on aime à vingt ans. Mes graves études de notaire faillirent sombrer à

jamais dans ce tourbillon de flammes, que je cachais avec soin et qui me dévorait. Ne pouvant la voir, je m'épanchais dans des lettres sans fin où je lui peignais mon amour sans espoir, mes jours sans soleil et mes nuits sans repos. Il est probable que je fus éloquent autant que la majorité de ceux qui ont passé par là, et j'ignore si je trouvai des accents nouveaux pour chanter l'éternelle chanson des premières amours. Ce qui est certain c'est que jamais je n'envoyai ces lettres à celle qui était l'objet de mon feu. Ce qui est non moins certain c'est que les épîtres amoureuses remplacèrent sur mon pupitre les Donations et les Contrats, et que le nom de Blanche dansa plus souvent devant mes yeux que celui de l'illustre Cujas. Je ne voyais qu'elle et je l'apercevais partout. Toute ma vie était comme éclairée d'une lumière douce qui mettait aux choses les plus banales les contours et les aspects les plus charmants. Je cessai un moment de travailler, ce qui est une mauvaise chose pour un jeune homme pauvre mais amoureux.

Un jour, mon patron m'invita avec quelques-uns des clerks du bureau à aller passer à Ste-Anne de Bellevue, chez lui, son dernier dimanche de villégiature, la famille devant revenir à Montréal le lendemain. Je rencontrai mes compagnons dans le train; nous fîmes en route la connaissance d'un monsieur un peu plus âgé que nous, également invité par monsieur duPerré. C'était le fils unique d'un client important et riche, M. Hannois, et je dois dire que ses propos bêtement voltairiens m'indisposèrent contre lui au premier abord. Il me parut ignorant et sot, ayant en plus des prétentions de joli homme.

Dans le cours de l'après-midi je me trouvai à plusieurs reprises près de Blanche à qui mon trouble ne parut point trop déplaire. Les amoureux transis ne sont point exigeants. Toujours est-il que lorsque je revins le soir le cœur me débordait de joie. J'étais heureux et je trouvai presque de l'esprit à M. Hannois.

Je retournai assez souvent dans le cours de l'automne

chez mon patron, et je me rappelle non sans plaisir les bonnes veillées que je passai au milieu de la famille dont tous les membres me témoignaient des égards. A part quelques attentions discrètes dont le sens ne pouvait échapper à Blanche, personne ne soupçonna jamais l'ardente affection dont j'étais épris. J'osai pourtant un soir être plus explicite : quel ne fut pas mon désespoir lorsqu'au même moment, et avant que Blanche eût pu me dire un mot, M. du Perré s'en vint à moi, tout souriant, m'annoncer qu'elle était fiancée au petit voltairien.

Evidemment, mon honorable patron croyait me plonger dans la joie, comptant sur ma sympathique amitié pour tout ce qui intéressait les siens. A ses yeux mes attentions pour Blanche n'avaient jamais eu d'autre signification, cela était évident, que l'accomplissement des devoirs que contracte tout étudiant notaire bien élevé envers son patron, envers les filles et la dame du patron : envers lui-même. Je n'étais pas encore le parti que je suis devenu plus tard, et en amour je ne comptais pas : j'étais une quantité négligeable.

—J'ai cru, me dit-il, vous faire plaisir, à vous mon clerc et l'ami de Blanche, en vous annonçant cette heureuse nouvelle, et je suis sûr que vous serez fier de préparer demain son contrat de mariage avec M. Nestor Hannois.

Je m'inclinai sans répondre : M. du Perré s'éloigna.

—Est-ce que je rêve, ou tout cela est-il vrai ? demandai-je à Blanche d'une voix altérée.

—Mon pauvre ami, reprit-elle très-émue, pardonnez-moi si je n'ai pas eu le temps de vous répondre tout à l'heure, et je déplore la malencontreuse idée qu'a eue mon père de vous apprendre mon mariage dans un tel moment. Oui, je me marie dans huit jours, et je puis vous assurer que c'est la raison surtout qui a guidé mon choix. Mon pauvre père n'est pas riche : il est vieux et malade, et souvenez-vous que je suis l'aînée de dix enfants.

—Comment, m'écriai-je, vous allez épouser cet homme ;

mais ignorez-vous que vous n'avez et ne pouvez avoir rien de commun avec lui ?

—Chut ! fit-elle, et sa voix tremblait. Je sais que je puis avoir pour mon mari tout le dévouement et la patience dont je suis capable et que m'enseigne la religion. Il paraît m'aimer, Dieu m'aidera à faire le reste.

Je m'en allai le désespoir dans l'âme, et j'eus, une fois rentré dans ma chambre, une bonne crise de larmes durant laquelle je crus vraiment que j'allais trépasser de chagrin. Il n'en fut rien. Je ne dirai pas que le lendemain je m'éveillai guéri, le cœur dépris et prêt pour une nouvelle affection ; non, mais je puis bien m'avouer que la rédaction de leur contrat de mariage et les cérémonies de la noce où je dus paraître un instant me laissèrent plus froid que je n'avais espéré. Les époux partirent pour un long voyage ; l'apaisement se fit peu à peu dans mon cœur, et quand on m'apprit leur retour j'allais moi aussi me marier. Depuis, on m'a dit qu'ils voyageaient sans cesse.

Telle est l'histoire de mon premier amour que Blanche a peut-être deviné mais que personne n'a jamais su. J'ignore comment tout cela m'est revenu ce soir avec tant de netteté de détails et de situations. Assurément, ce ne peut être la rencontre que j'ai faite. En tout cas, l'affaire qui m'a retenu à Montréal est en train de se bâcler assez rapidement, et je ne désespère pas de partir dans deux ou trois jours pour aller surprendre là-bas ma chère Henriette et mes deux bébés.

Judi, 1 juillet.

Je ne m'étais pas trompé ; Blanche est à Montréal avec son mari depuis deux jours.

Ce matin, nouveau télégramme d'Henriette qui m'apprend que le mal de mer les a toutes épargnées, et qu'elles sont

installées d'une façon à peu près convenable. Ces nouvelles me font du bien, et j'en remercie le ciel.

Mes bureaux aujourd'hui n'ont pas désempli, et tous mes clercs sont sur les dents. En voilà des braves gens à qui un changement d'air ferait du bien ! Vers trois heures une éclaircie s'est produite, et je me préparais à sortir un moment quand je reçois une carte.

—Ce monsieur, me dit le clerc, demande si vous pouvez le recevoir, sinon il se présentera demain matin.

La carte était ainsi conçue :

M. NESTOR HANNOIS

Le Caire

EGYPTE.

—Faites entrer.

C'était bien le Hannois d'autrefois, sauf qu'il était un peu ridé, pas mal vicilli et avait le crâne déplumé. Il portait un monocle, et sa tournure sentait l'étranger.

—Bonjour, mon cher la Chesnaie, s'écria-t-il en s'avançant vers moi les mains tendues : tu me reconnais, n'est-ce pas, malgré tant d'années de séparation ?

Et en disant ces choses qu'il grasseyait, il me secouait la main dans une étreinte amicale à laquelle je ne me croyais certainement aucun droit. Il paraît que cela se passe ainsi à Paris.

—Bonjour, mon cher Hannois, lui répondis-je. Je te reconnais à merveille quoique tes voyages t'aient un peu changé. . . .

—Oh ! pour le mieux, n'est-ce pas ? fit-il en minaudant, C'est ce que tu veux dire, cela va de soi. Il n'y a que

ma femme qui s'entête à n'en pas convenir. A propos de madame Blanche Hannois, née du Perré, c'est principalement à son sujet que je suis ici. Nous ne nous entendons plus guère ; elle veut revenir au Canada, moi je prétends finir mes jours au Caire ou ailleurs ; or, j'ai pris le parti le plus raisonnable. Je l'ai ramenée dans son pays où je prétends la laisser pour toujours, et j'entends reprendre ma liberté. Bref, c'est un acte de séparation en bonne et due forme que je viens te prier de préparer sans délai. Je constitue à ma femme une rente suffisante, ce qui abrègera les pourparlers.

Je l'examinais comme une bête curieuse pendant qu'il me donnait les notes nécessaires à la rédaction de son triste document, et je me rappelais ce qu'on m'en avait dit. Au sortir du collège, ce pauvre garçon, mal pourvu de foi et de religion, s'était jeté dans les lectures malsaines et les mauvaises compagnies. Plus tard, il affichait stupidement son incroyance et sa morale devant de jeunes imbéciles comme lui ; puis, après avoir épousé la fille de mon patron, il s'était mis à courir le monde. Au moins, nous n'aurons pas sa scandaleuse présence à Montréal, me dis-je en allant le reconduire.

Il doit revenir demain avec sa femme qui, la pauvre infortunée, en arrivant, a appris coup sur coup la mort de son père et le départ de sa famille pour Manitoba où l'aîné de ses frères est établi.

La nuit dernière j'ai rêvé que j'arrivais à la Malbaie à bord d'un étrange navire rempli de tous mes clients. Sur la grève j'apercevais ma femme et mes enfants tout éplorés qui m'appelaient et me sollicitaient d'aller à eux. Malgré les efforts du pilote, le navire ne pouvait approcher de la côte. Une vague noire, énorme, se soulevait chaque fois que nous faisons mine d'accoster et rejetait le vaisseau bien loin. J'allais de désespoir me jeter à l'eau pour gagner la terre lorsque je m'éveillai. Mon Dieu ! est-ce qu'un malheur menacerait toutes ces têtes chéries ?

Je ne me comprends plus : j'avais presque promis de noter

pour mon Henriette mes actes et jusqu'à mes pensées de chaque jour ; j'ai tenu ce journal, mais je ne sais pourquoi il me semble préférable de le garder ici, et d'envoyer à la Malbaie l'assurance de mon amour et de mes affections sous une autre forme. Je ferai partir demain ma deuxième lettre.

Vendredi, 2 juillet.

Jour à jamais mémorable ! car c'est la première fois qu'un drame de famille est venu se dénouer dans mon bureau ; mais n'anticipons pas, comme disent les romanciers.

Monsieur et madame Hannois se sont présentés ensemble "en l'étude du soussigné" sur les quatre heures et en sont partis environ deux heures après. C'est fait ; ils sont séparés de consentement mutuel, et Blanche se fixe temporairement ici auprès d'une vieille tante, pendant que Nestor ira se faire pendre ailleurs. Je pouvais m'attendre à une scène de larmes et de reproches amers d'un côté et de l'autre ; il n'en a rien été. Mais que de sous-entendus pleins d'amertume dans les quelques phrases que les malheureux conjoints ont dû nécessairement s'adresser pour me faire part de leur décision mutuelle !

Elle, un peu pâle sous sa voilette, s'est montrée pleine de dignité froide.

— Qui aurait pensé, il y a huit ans, que ce serait vous qui, après avoir préparé mon contrat de mariage, auriez encore la tâche de rédiger celui de mon divorce, m'a-t-elle dit simplement en entrant et en m'offrant sa main gantée.

J'ai répondu quelques mots. Non, heureusement, le divorce n'existait point pour les catholiques ; l'église reconnaissait bien une séparation quelconque pour un temps et des raisons valables, mais le lien restait.

— Dites la chaîne, reprit brutalement Hannois.

— Ou le boulet, ajoutai-je en m'adressant à Blanche.

--Voyons, mon cher tabellion, reprit Hector un peu sèchement, nous ne discuterons pas de ces matières ensemble; elles nous mèneraient trop loin, et j'ai hâte d'en finir.

Blanche ne releva point l'insulte grossière que lui avait jetée son mari, mais je vis ses doigts se crispier sur son ombrelle. Hélas! par quelle affreuse série de dissentiments, de heurts intimes, d'affronts d'honnête femme et d'humiliations d'épouse, n'a-t-elle pas dû passer pour en arriver à cette dédaigneuse indifférence qui est le mépris quand ce n'est pas la haine?

L'affaire ne fut pas trop longue à régler. La rente viagère assurée par Nestor est ample et bien plus considérable que je ne l'aurais imaginée. Evidemment, le gremlin veut à tout prix éviter un procès qui mettrait au jour les turpitudes de sa vie. Il est rare de rencontrer un sans-religion avec du cœur; la place est généralement prise par toute espèce de mauvais sentiments.

Madame Hannois m'a demandé si demain elle me trouverait à mon bureau pour parler affaires; et sur l'assurance que je lui en donnai, elle est partie fière, calme, sans même voir Nestor qui, le monocle à l'œil, s'avavançait en souriant pour lui faire ses adieux.

Il sortit presque aussitôt.

Je vais relire tout à l'heure, avant de me coucher, une longue lettre que j'ai reçue ce soir de ma petite femme. Cette lecture m'a déjà reposé le cœur et l'esprit de la pénible scène de séparation des époux Hannois.

Ma femme me décrit son installation à la Malbaie.

" Les enfants couchent dans ma chambre, et Bébé cherche partout le soir son papa avant de consentir à se laisser endormir. Gabrielle, plus raisonnable, s'ennuie de toi comme une grande fille. Elle confie à sa poupée ses peines et ses chiagrins; puis, par un phénomène assez commun chez les enfants, elle l'appelle tout à coup Gabrielle et tâche de la consoler de l'éloignement de son papa chéri.--" Je le connais bien ton papa, lui dit-elle, en caressant ses cheveux de

“filasse bouclés ; il est bon pour sa petite Gabrielle, et il l’aime bien gros, bien gros. Va, ne pleure pas ; ta maman m’a assuré qu’il viendrait demain. En attendant fais dodo, et sois bonne fille.”—Le jour, mon monde va et vient sur les grèves, se promène en calèche aux environs, renoue les connaissances faites l’an passé et se distrait du mieux possible. Mais tu n’es pas là, et pour moi il n’y a personne. Il me semble que je suis exilée et que le soleil ne luit pas. Finis bien vite tes vilaines affaires et accours embrasser ta femme et nos deux chérubins qui ne peuvent vivre sans toi.”

Samedi, 3 juillet.

Il y a déjà quatre jours que dure notre séparation : adienne que pourra je suis décidé à ne pas tarder davantage, et je partirai lundi pour aller rejoindre ma femme et mes enfants. J’aurais dû envoyer ma belle-mère se promener lorsque, rebutée par Henriette, elle s’est rabattue sur moi ; j’ai manqué de fermeté.

Et pourtant, ma belle-mère n’a pas une mauvaise nature, loin de là. Mais elle s’était vue un jour enlever par un étranger sa fille en qui depuis la mort de son mari s’était concentrée toute sa vie, et elle en avait éprouvé un tel déchirement que son premier mouvement avait été celui d’une répulsion invincible pour l’homme qui lui volait ainsi son enfant, simplement parce qu’il l’aimait.

Et elle, est-ce qu’elle ne l’aimait pas aussi cette fille, cette enfant, le seul lien qui, dans les heures de larmes et de deuil l’avait rattachée à la vie, le seul être qui lui rappelait le compagnon inoubliable de ses plus belles années ? Que valait mon amour, né d’hier, auprès des vingt années de dévouement durant lesquelles, jour et nuit, le sien ne s’était jamais démenti ? Elle m’avait cédé sa fille ; mais le sacrifice

avait été si grand qu'il lui donnait à son tour le droit d'ignorer dans l'avenir mes sentiments, ou du moins d'agir comme s'ils ne comptaient pour rien chaque fois qu'il s'agirait d'elle.

Elle s'était sacrifiée ; n'était-il pas naturel qu'elle exigeât de moi toute espèce de petits et de grands sacrifices, sous le prétexte qu'elle savait mieux que moi ce qui convenait ou ce qui ne convenait pas à ma femme ?

C'est là, je crois, tout le secret de ce singulier état d'âme assez fréquent des belles-mamans à l'endroit de leurs gendres. Elles prétendent aimer mieux et plus aimer, ce qui n'est pas loin d'être de la jalousie d'une certaine espèce. Mais, si les chères créatures pouvaient s'imaginer le mal souvent irréparable qu'elles font à leur fille dans leur rivalité inconsciente avec le jeune mari de leur enfant, je crois vraiment qu'elles changeraient de conduite.

Mon Dieu ! je veux bien à l'occasion décocher à ma belle-mère les vieux traits—*telum imbellè sine ictu*—que depuis Eve les gendres respectueux mais un peu gais se sont transmis d'âge en âge ; mais je le déclare solennellement, ces faciles plaisanteries ne nuisent ni au respect que je lui porte, ni au pouvoir que je lui reconnais. En somme, nous nous arrangeons assez bien, et j'aime assez ma femme pour payer sans rechigner la dette que j'ai contractée envers sa mère. Tout de même, je m'accuse d'avoir manqué de fermeté ; je n'aurais pas dû consentir à me séparer pour si longtemps d'Henriette, de Bébé et de Gabrielle.

Me voilà derechef à écrire des choses qu'il vaudra mieux ne pas envoyer à ma femme. Sûrement, mon journal est destiné à n'être lu que de moi, ce à quoi personne ne perdra rien. Au fond, qu'est ce que cela peut bien faire à tout autre qu'à moi ou à mes clercs de savoir que demain je terminerai la préparation de la charte et des règlements de la *Compagnie des Tramways-Réunis*, travail considérable qui m'a empêché de partir ? Quel intérêt peut avoir qui que ce soit à apprendre que madame Hannois a eu avec moi aujourd'hui une entrevue d'affaires ? Elle s'est présentée un

peu tard dans l'après-midi. alors que tous les clercs n'y étaient plus, sauf le plus jeune dont le devoir est de m'attendre. Voulait-elle éviter par là d'être moins dérangée et avoir plus de temps pour m'entretenir de ses intérêts ? Toujours est-il que l'énoncé de ses plans pour l'avenir l'a graduellement amenée à faire un retour rapide sur son passé.

— Je vous ennuie, me dit-elle, tout-à-coup en s'interrompant ?

Je protestai ; elle continua. Certes, elle est belle dans l'épanouissement de ses trente ans ; la douleur a marqué de son cachet imbrisable ses traits pâles, affinés ; et ses yeux semblent avoir gardé tout au fond l'image assombrie de son bonheur à jamais perdu, tellement parfois ils prennent une expression de douleur intense. Avec cela distinguée, d'une élégance sobre et de bon goût dans ses vêtements d'où la note gaie est exclue. Lorsqu'elle eut fini : —
— A votre tour ; maintenant, de me parler un peu de vous, fit-elle ; je sais que vous êtes marié ; dites-moi si vous êtes heureux. Je serais si contente d'apprendre que la destinée vous a mieux traité que moi ! Et pourtant il me semble que je méritais mieux. C'est vrai, je n'aimais pas mon mari, mais je croyais dans mon ignorance que l'attachement à mes devoirs, l'estime et le respect remplaceraient aisément l'amour : combien j'ai été cruellement trompée ! Les brutalités et les incroyances de cet homme, vous le savez désormais, auraient dû me tuer dix fois ; et cependant je vis, malgré toutes mes prières à Dieu de me retirer du monde. Bien des fois je me suis rappelé, non sans amertume, la cruelle coïncidence qui voulût que mon pauvre père vous fit part de mon fatal mariage juste au moment où vous me déclariez vos sentiments. Croyez bien que tout le mal que vous en eûtes fut bien involontaire de mon côté : m'avez-vous pardonné ?

Le ton simple et si franchement amical de ces paroles m'émut plus que je n'ose en convenir. Cependant, j'eus peur instinctivement de ces confidences, et je me mis à lui

parler de ma femme et de mes enfants avec tant de sincérité et de feu que les larmes lui en vinrent aux yeux, ce dont je lui sus gré.

—Remerciez-en la providence, Pierre, me dit-elle en se levant et en me tendant la main; mais au nom de votre bonheur présent, ne m'abandonnez pas; j'ai besoin de vos conseils, ne me les refusez pas. Permettez-moi de revenir.

Pourquoi à cet instant ai-je été lâche devant le devoir de ma conscience et de mon cœur? N'était-ce pas le moment de dire à cette infortunée qu'un notaire n'est pas un médecin des âmes,—que son étude est un endroit où l'on rédige des contrats et non des prescriptions sentimentales;—que je savais faire un bail, mais que j'ignorais comment prodiguer des consolations à une femme jeune et charmante, et cætera, et cætera. Allons; je jure bien qu'à sa prochaine visite je m'empresserai de lui donner l'adresse de mon confesseur qui est un saint prêtre, et qui a les grâces d'état pour traiter comme il le faut cette classe de clientes si compromettantes pour un notaire.

Dimanche, 4 juillet.

J'ai assisté ce matin à l'office du Gésu dont j'aime le caractère, car les églises ont, ce me semble, un caractère particulier tout comme une personne vivante. Le bon Dieu sans doute habite dans tous ses temples; mais n'empêche que vous êtes diversement touché et remué selon le génie intérieur du lieu saint. Le style de l'architecture, le degré et l'aménagement de la lumière, la perspective des autels dont vous apercevez les statues et les fleurs à travers les colonnes pressées, le silence mystérieux, les allées et venues de ceux qui viennent prier et s'en vont consolés, une saisissante harmonie de couleurs et de formes, certains souvenirs de grandes douleurs apaisées ou de grâces obtenues: tous ces traits attachent à une église plutôt qu'à une autre. Le dimanche ce sont les mêmes offices dans toutes les églises:

est-ce là même gravité dans les cérémonies, le même goût dans les parures ; est-ce le même chant, est-ce la même prédication, est-ce le même monde qui vous entoure ?

Au sortir de la messe j'ai regardé dans la foule bruisante et parée : je voulais emmener un ou deux amis. Hélas ! tous partis, ou du moins en ayant l'air. J'ai dû m'asseoir seul à ma table que j'ai trouvée démesurément longue, et m'écouter manger et boire ce qui, d'ailleurs, n'a pas été long. Subitement, l'envie, une envie folle de partir dans quelques heures pour la Malbaie, s'est emparée de moi. Quelle joie d'aller surprendre ma chère petite famille, et de gagner ainsi vingt-quatre heures de félicité ! Qu'est-ce qui m'en empêche ? — Bien des raisons. — Voyons, quelles sont-elles, car je ne puis me permettre de coups de tête qu'à la condition d'en peser toutes les conséquences. On me tient pour un homme sérieux et pour un notaire pondéré. Ainsi, par exemple, que diraient mes clercs demain matin si, sous l'excuse banale que je leur laisserais, ils allaient, ce qui ne serait guère malaisé, deviner le véritable motif de ma fugue de mari amoureux ? Je vois les sourires discrets de tous ; j'entends le premier clerc surtout, un grand pâle, s'efforçant d'adoucir le courroux des clients à qui j'ai donné rendez-vous et qui refusent de comprendre comment j'ai pu les planter là sans aucune cérémonie.

— Sa femme ou ses enfants sont-ils malades ?

— Non, du moins pas que je sache ; mais le patron nous a paru inquiet, tourmenté, distrait ; il ne tenait plus en place. D'ailleurs, voici le billet que j'ai trouvé ce matin en arrivant au bureau.

Et alors on lirait ma lettre ; on secouerait chacun des mots pour ramasser ce qui en tomberait ; d'autres clients viendraient se joindre aux premiers qui, à leur tour, fouilleraient entre les lignes pour voir si je n'y aurais rien laissé traîner. Oh ! oui, on se rappelait maintenant : deux jours de suite, une dame inconnue, distinguée, était venue ; la première fois un monsieur, également inconnu, l'avait accompagnée ; hier, elle

s'était présentée de nouveau, mais seule, et était restée longtemps avec le patron. Alors quelqu'un, le meilleur soi-disant de mes amis, risquerait une question.

—Etes-vous bien sûr que c'est la route de la Malbaie qu'il a prise ?

—Hélas ! ajouterait un autre de mes amis dévoués, on a beau être notaire, l'homme est toujours faible ; et patati, patata. Bientôt tous, avec des mines diverses et de petites exclamations sournoises, finiraient par s'en aller en convenant qu'un tel départ était inexplicable, oui, bien inexplicable, vraiment.

J'ai la conviction que ces braves gens ne songeraient même pas à la raison la plus naturelle, la plus claire et la plus simple de mon départ ; et cependant, tous ou à peu près sont de mes amis ou de mes clients qui ont la plus entière confiance en mon honneur.

Dans l'après-midi, à la banque, à la poste, sur le seuil des bureaux, dans le tramway, mes connaissances se passeraient discrètement la nouvelle de main en main avec les oh ! et les ah ! les plus hypocrites. Et le soir, un journal, plus friand que les autres, annoncerait à mots couverts le départ subit d'un homme de profession, jeune et éminent, pour une destination mystérieuse : — " Cherchez la femme " ajouterait finement le reporter en terminant.

Voilà pourtant à quel misérable fil tiennent dans ce monde cruel et méchant la réputation et la fortune ; et voilà ce qui m'arriverait si mon cœur en ce moment faisait taire ma raison !

Je jetai de dégoût le cigare que j'avais allumé, et je sortis pour donner à mes pensées une tournure un peu moins sombre.

Je fus passer la soirée chez un vieil ami de mon père dont la maison est restée la mienne. J'y rencontrais assez souvent Blanche avant son mariage ; c'est là aussi que j'avais vu Henriette pour la première fois. Magistrat retiré depuis quelques années, monsieur Chaboillez continue avec sa femme de recevoir chez eux leurs amis tous les dimanches soir.

Henriette, qui leur est un peu parente, leur envoyait de ses nouvelles et m'avait chargé de mille choses pour madame Chaboillez qu'elle appelle sa tante. J'y trouvai madame Hanois à qui la maison faisait fête. Il y avait outre Blanche, Chaboillez fils et sa femme, grande amie de la mienne; puis, une toute petite dame gaie, remuante, spirituelle, qu'on me dit être l'auteur d'un roman canadien très-remarqué, et un homme encore jeune, un journaliste, garçon distingué dont une brochure sur le *Problème national* venait de faire la réputation. Tout ce monde était assis ou debout près d'une table couverte de livres et de revues au-dessus de laquelle une grosse lampe, coiffée d'un immense abat-jour rose, jetait ses flots d'une lumière douce qui donnait du teint aux plus pâles. Le juge, dans un grand fauteuil tout auprès, calotte en tête, pantoufle aux pieds, fumait sa longue pipe tout en sirotant un grand verre, son unique grog de la journée. Sa fine tête de vieillard se détachait vivement sur le velours bruni du dossier.

Nulle gêne dans ce cercle intime; tout respirait et inspirait le bon ton dans la forme et les manières. Jadis, la musique, un peu de danse et beaucoup de fleuretage emplissaient d'ordinaire la veillée, pendant que madame Chaboillez, avec une grâce discrète, dirigeait le courant, le surveillant au besoin, et répandait sur l'essaim jeune et rieur ce charme impressionnant que donnent le tact naturel et l'habitude de la bonne compagnie. Mais, cela était devenu peu à peu de l'histoire ancienne. Les habitués, toujours fidèles, avaient insensiblement passé, avec les années, du plaisant au grave et du doux au sévère. Le commerce intellectuel avait fini par détrôner la valse, et la galanterie aimable les escarmouches amoureuses. Il était d'habitude maintenant d'entendre discuter des questions d'art, d'histoire ou de littérature aux dimanches de madame Chaboillez, et c'était plaisir et profit d'écouter les observations pleines d'originalité dont le juge, homme instruit et de goût sûr, piquait la conversation. Sa femme avait également l'esprit orné, et ne le cédait à personne lorsqu'il s'agissait d'apprécier le dernier article du journal en

renom ou le livre tout frais publié. Mais c'était surtout par le suprême éloignement de tout ce qui était vulgaire et par la bienveillance de son cœur que madame Chaboillez subjuguait et attirait. De vieille souche canadienne, sa haute distinction était naturelle comme sa politesse était exquise sans aucun effort. Chez elle, on causait, ce qui est devenu bien rare aujourd'hui qu'on bavarde tant. Ce n'était pas pourtant un salon dans le sens que plusieurs en France attachent à ce mot, car on y détestait la coterie. Les jeunes ambitionnaient d'y être admis, et les étrangers de renom, d'être présentés. C'était par excellence la maison où l'on accueillait avec le plus de bonté et d'intérêt les jeunes écrivains et les journalistes arrivés :—“ Toutes nos espérances religieuses et nationales, disait souvent le juge, “ reposent en grande partie sur la presse.” Il suffisait d'avoir du talent, des principes honnêtes et de la dignité dans sa vie pour être bien accueilli. Que de fois n'ai-je pas admiré le vénérable magistrat dans ses entretiens avec ses hôtes préférés ! S'élevant au-dessus des opinions contestées, il trouvait une noble jouissance à les entretenir des luttes héroïques dont notre histoire est remplie,—et, l'image de la patrie se dressait devant tous les yeux dans un idéal puissant, épuré, agrandi.

J'avais pris place sur un siège bas ; madame Chaboillez me parlait d'Henriette et des enfants ; il y avait un groupe formé autour de Blanche dont j'entendais la voix. Le journaliste s'était rapproché du juge à qui il communiquait le thème d'un vigoureux écrit qu'il se préparait à publier sur les devoirs de la jeunesse instruite de Montréal.

L'arrivée de nouveaux visiteurs ajouta au bruit et à la vivacité des conversations, et je me proposais de me retirer moi-même quand je vis madame Hanois se lever pour prendre congé : il était neuf heures.

—Pierre, fit madame Chaboillez, vous êtes libre, soyez donc assez bon pour accompagner Blanche jusque chez elle, après quoi vous reviendrez car j'ai à vous consulter.

Je sortis avec Blanche ; j'avoue que j'étais un peu mal à l'aise. Comme nous allions passer à travers une foule qui barrait le trottoir à la porte d'une église protestante, je dus lui offrir mon bras : elle le prit.

—Monsieur la Chesnaie, dit-elle tout-à-coup, en vérité que se passe-t-il à mon égard ? J'arrive après quelques années d'absence ; mes amies, qui sont aujourd'hui toutes mariées et qui savent ma triste histoire, semblent me reconnaître à peine. Pas une seule, sauf notre excellente madame Chaboillez, ne m'a fait accueil ; et vous-même, vous sur qui je me permettais de compter à cause du passé, me traitez avec une froideur glaciale. Voyons, éclairez-moi car ma raison s'égare, et je suis bien près de m'abîmer dans un doute horrible. Et pourtant, reprit-elle d'une voix sourde et comme en se parlant à elle-même, depuis si longtemps que je soupirais après ce retour dans mon pays, au milieu des miens dont les chaudes sympathies me feraient oublier les ignominies et les brutalités dont je mourais.—Est-ce que l'on m'accuserait, dit-elle violemment en laissant mon bras ?

J'essayai de la calmer de mon mieux. Il fallait compter avec les exigences sociales, avec la situation exceptionnelle que lui faisait l'abandon de son mari et attendre avec patience. Ses amies lui reviendraient peu à peu lorsqu'elles seraient mieux renseignées, et cætera. Mais à cet instant je perdis pied ; le terrain était si glissant, et lui faire comprendre l'irrégularité de sa position me devenait si difficile que je m'embrouillai au point de ne savoir plus ce que je disais. Croyez bien, ajoutai-je en manière de conclusion, que j'ai pour vous le plus entier dévouement, et comme notaire. . . .

—Mon Dieu ! qu'ai-je à faire du notaire en ce moment, fit-elle en éclatant d'un rire nerveux ?

Au bout de quelques minutes, elle continua dolente :

—Vous voyez bien, Pierre, que c'est de bonnes paroles que j'ai soif ; vous savez que je suis absolument seule dans cette grande ville puisque je n'y ai trouvé ni mon pauvre père qui est mort, ni ma famille qui est partie : est-ce que

pas une main ne se tendra vers moi ; est-ce que pas un mot d'encouragement et d'espérance ne se fera entendre dans ce silence effrayant qui m'épouvante ?

Elle se tut ; je m'aperçus qu'elle pleurait. Oh ! les pleurs d'une femme. . . ce que je lui répondis je ne m'en souviens guère ; mais lorsque j'ouvris ma porte pour rentrer chez moi il était bien près de dix heures.

Je suis tout bouleversé : quels conseils lui ai-je donnés, je n'en sais rien ; quelles consolations lui ai-je fait entendre, je l'ai oublié. Ce que je ressens, c'est le regret, c'est le mécontentement de moi-même. J'ai été lâche, et me suis englué une demi-heure durant dans une intimité de paroles et de sentiments dont j'ai honte. Non pas que j'aie manqué au respect que je dois à Blanche comme à toute autre femme, Dieu m'en garde ! Mais j'ai troublé dans mon cœur les pures et saintes affections qui y dorment en paix ; j'ai presque volontairement laissé le voleur venir obscurcir de son ombre vilaine le seuil lumineux du charmant et pieux édifice qui abrite tout mon bonheur et mes seules amours. J'ai beau m'efforcer à me rappeler les traits de mon Henriette et de mes bébés, chose étrange cela m'est impossible. Je ne vois que l'image persistante de Blanche, toute pâle, levant sur moi ses beaux yeux humides, priant et implorant.

Je suis retourné dans la chambre de mes enfants, avant que de passer dans la mienne ; il m'a semblé qu'ils étaient partis depuis des mois. Ma propre chambre m'a paru froide ; je n'y ai pas trouvé aussi vibrant le souvenir d'Henriette qui, hier encore, l'emplissait toute entière : pourquoi donc ce pieux et doux pèlerinage me laisse-t-il presque indifférent ? Qu'est-ce qui change autour de moi ; ou plutôt, non, est-ce que par malheur, ce serait moi qui ne serais plus le même ?

.....

Lundi 5 juillet.

Dieu soit béni! je pars dans une heure pour la Malbaie; mon roman a bien fini. Voici les deux lettres qui en forment le dernier chapitre.

(à madame Hannois)

Chère madame,

J'ai longuement réfléchi à notre conversation d'hier soir, et je m'aperçois du peu que vous pouvez attendre de moi dans la situation exceptionnelle où vous êtes placée. Toute mon ancienne affection, si elle pouvait renaître, n'y suffirait pas. Je suis sûr de manquer de clairvoyance lorsque vous en appellerez à mes lumières. Vous l'avouerez-je? La direction d'une femme qui n'est pas la mienne me paraît chose si délicate que je n'oserai jamais porter sur l'arche, qui doit rester sainte aux yeux de tous, des mains trop profanes ou trop novices. À qui aller, me disiez-vous? Dans la maison où je vous ai rencontrée hier soir, à madame Chaboillez. Elle seule me paraît avoir l'expérience, la vertu et la discrétion nécessaires pour lui permettre d'exercer envers vous le rôle de seconde mère. Fiez-vous à son jugement qui est droit et à sa charité qui est inépuisable: devenez sa fille, et je vous promets un apaisement de femme chrétienne que je ne saurais jamais vous donner et dont vous avez besoin.

Veillez, chère madame, voir dans cette lettre la preuve de ma très vive amitié pour vous, et de l'intérêt sincère que prend à votre bonheur celui qui se dit le plus dévoué comme le plus respectueux de vos serviteurs.

P. LA CHESNAIE.

Dimanche soir

(à Monsieur la Chesnaie)

Cher monsieur et bon ami,

Moi aussi j'ai tâché de mesurer toute l'étendue de mon malheur et des devoirs qu'il m'impose. Avec la grâce de Dieu je n'y faiblirai pas. Mais ne m'en voulez pas si, dans l'épouvante des premiers moments, cherchant autour de moi le secours qui ne venait pas, je me suis souvenue d'instinct que vous seul pourriez me le donner. Ça été la lumière vers laquelle, toute affolée des terreurs de cette nuit d'isolement, je me suis précipitée comme un pauvre papillon en détresse.

Comment pourrais-je jamais vous remercier de votre conduite si délicate et si fraternelle ? Vous avez mille fois raison de me conseiller de m'adresser au cœur de notre vieille et bonne amie, madame Chaboillez. Vous le dirais-je ? J'y songeais moi-même. Il n'y a que la religion qui pourra me permettre de corriger par les bonnes œuvres tout ce que ma triste position a d'irrégulier et d'anormal.

Maintenant, partez, Pierre ; allez rejoindre votre femme que vous aimez et vos chers bébés si charmants. Mes vœux et mes prières vous accompagnent ; soyez heureux.

BLANCHE.

Lundi matin

JOSEPH ROYAL.

Janvier, 1894

A MA

PETITE LOUISE

LE JOUR DE SA PREMIÈRE COMMUNION

Il est déjà lointain — car le temps est agile —
Ma Louise, le jour cher et béni pour nous,
Où Dieu te déposa, bébé rose et fragile,
Doux chérubin captif en sa prison d'argile,
Sur mes genoux.

Tu parus à mes yeux comme on voit la fleur naître ;
Ton petit poing frappait à mon cœur mal fermé ;
Et — ce souvenir-là trouble encor tout mon être —
l'ouvris mon cœur, ainsi qu'on ouvre sa fenêtre
Aux jours de mai.

Notre bonheur pourtant ne fut pas sans mélange ;
Car, comme un pauvre oiseau tombé dans un filet,
Tu nous apparaissais prisonnière en ton linge ;
Et, tout pensifs, ta mère et moi, songions à l'ange
Qui s'exilait.

Nous croyions voir encor frémir ta petite aile ;
Ta voix semblait l'écho des célestes chansons ;
Et nous disions : — Hélas ! chère âme, saura-t-elle
Passer sans effeuiller sa couronne immortelle
A nos buissons ?

Nos orages, plus tard, à sa fleur d'innocence
N'enlèveront-ils pas l'éclat et le parfum ?
Et les anges, qui voient notre reconnaissance,
Ne pleureront-ils pas, après les jours d'absence,
L'ange défunt ?

Craintes vaines ! jamais, ma douce colombelle,
Devant ton pur regard le ciel ne se voila ;
Jamais aux voix d'en haut ton cœur ne fut rebelle ;
Et ton âme est encore aussi blanche, aussi belle
Que ce jour-là.

Ta lèvre n'a jamais du mal goûté l'absinthe ;
Ton rêve est étranger aux remords flétrissants ;
Et, quand ton pas ému franchit l'auguste enceinte,
Ta prière d'enfant monte à Dieu, vierge et sainte,
Comme l'encens.

Aussi, dans ta candeur, tu ne saurais comprendre
Le bonheur, qu'aujourd'hui je ressens encor plus.
De pouvoir dire à Dieu : — Seigneur, venez la prendre :
L'ange que vous m'aviez prêté, je puis le rendre
Tel que je l'eus.

Oui, je te rends, ma fille, à Dieu, l'être suprême
Qui t'ouvre en ce grand jour ses trésors infinis ;
Je te rends le front ceint des lys de ton baptême ;
Et, parce que tu fus toujours bonne, et qu'il t'aime,
Je le bénis !

LOUIS FRÉCHETTE.



M. LOUIS FRECHETTE

re :

.....

NOTRE CLIMAT

ET SON ACTION SUR NOUS

Le climat d'un pays doit toujours être considéré comme étant d'une importance primordiale dans le bien-être de l'humanité, et celui du Canada est donc pour nous d'un intérêt majeur.

Autrefois, une prophétie peu rassurante nous prédisait que le climat de notre pays était si contraire à la race blanche que tôt ou tard, bien plus que le tomahawk de l'homme rouge, il serait la cause de l'extinction de notre peuple, qui laisserait enfin l'aborigène jouir en paix de ce sol si longtemps disputé.

Cette prophétie s'est-elle réalisée ? C'est ce que nous allons maintenant examiner.

* * *

En guise de préface, on peut poser ici en principe que le climat d'un pays influe beaucoup sur la taille, la force, la complexion, etc., de ses habitants : qu'il apporte la maladie, ou la modifie, et souvent la guérit ; qu'il peut prolonger la vie et parfois la diminuer. Enfin, l'influence du climat est d'autant plus évidente qu'elle est moins entravée par d'autres circonstances, comme par exemple les conditions spéciales, que créent la richesse et le confort.

Les effets du climat sont moins sensibles chez l'homme que dans la nature brute ou chez l'animal, parce que celui-ci y est toujours exposé d'une manière continue, tandis que l'homme s'ingénie à apporter continuellement des modifi-

cations à ses influences. C'est ainsi que l'on voit beaucoup d'animaux devenir presque méconnaissables après plusieurs générations. Certaines variétés d'arbres, de plantes et de fleurs n'échappent pas non plus à cette loi naturelle, et se modifient également d'une manière très sensible après nombre d'années.

L'homme est lui-même affecté également par le climat, mais plus lentement, quoique d'une façon aussi certaine. Nous donnerons comme exemple l'israélite, dont la généalogie nous est parfaitement connue : dans l'ouest de l'Europe, il a une complexion claire et rosée, avec une chevelure châtaine ; en France, en Italie et en Espagne, il devient plus brun, et, quand on le rencontre aux Indes, on peut à peine le distinguer de l'hindou avec lequel il a vécu pendant plusieurs siècles.

Pendant le changement de climat n'est pas absolument nécessaire pour donner une empreinte particulière à l'apparence extérieure de l'homme, et même à ses capacités intellectuelles. L'Irlande, malheureusement, nous fournit un exemple frappant de l'effet que les besoins matériels peuvent produire sur une race, autrement très forte physiquement et bien douée sous le rapport de l'intelligence. En arrière des montagnes de Connemara, on découvrirait, il y a quelques années, une fraction du peuple irlandais, qui avait cherché là un refuge contre les persécutions. La forme de la tête s'était modifiée, le front était devenu étroit et déprimé et la mâchoire inférieure, proéminente. Ainsi, cette malheureuse fraction de notre humanité s'était insensiblement empreinte de l'apparence de l'homme primitif vivant dans les cavernes.

Les qualités de race peuvent donc être permanentes, mais elles sont néanmoins presque toujours modifiées par le climat.



Avant d'étudier les effets de notre climat, je dirai quelques mots de ce climat lui-même, en les faisant précéder

d'un court examen de la géographie physique de notre pays, pour démontrer l'influence que la configuration du sol peut apporter à la température. Il s'agit aussi de ne pas passer sous silence les conditions barométriques et hygrométriques qui influent encore sur ce même climat.

Je serai très court cependant, car ce serait une tâche trop vaste pour le cadre d'une revue, si j'épuisais ce sujet.

En passant, à l'aspect de la grandiose nature, se révélant sous des formes si multiples, on peut chanter avec Cartier :—

" *O Canada, mon pays, mes amours !* "

Oui, car nous chantons un pays aussi grand, aussi étendu en superficie que presque tous les pays de l'Europe réunis.

L'aspect physique de l'immense surface du Canada diffère beaucoup de caractère, sans que cependant l'harmonie de l'ensemble en soit troublée par des bouleversements de détails.

La chaîne des montagnes, qui nous environnent, exerce sur les vallées habitées une influence tempérée, mais les audacieuses Montagnes Rocheuses produisent des changements trop brusques dans les indications thermométriques et hygrométriques, tandis que les collines de Notre-Dame, d'un côté, et les Laurentides, de l'autre, nous procurent un *home* et un séjour confortables, qui, sans elles, seraient inhabitables.

Nos étendues d'eaux sont si vastes, que sur les flots de ces grandes nappes humides, les navires de toutes les marines du monde pourraient naviguer à l'aise pendant des jours entiers sans s'apercevoir mutuellement.

A travers cette belle vallée du St-Laurent, s'écoulent vers la mer plus de la moitié des eaux douces du globe entier. Celles qui passent devant la ville de Montréal, quand ces eaux sont basses et que les petits cours sont presque à sec, peuvent se chiffrer aproximativement par vingt à trente millions de pieds cubes, quantité plus que suffisante pour

apaiser la soif, et satisfaire les besoins domestiques et industriels du monde entier.

Au printemps et à l'automne, cette quantité est presque doublée.

Pour un œil pratique, cette énorme masse d'eau, provenant en grande partie des vapeurs humides de l'Océan Pacifique, serait considérée comme un magnifique véhicule pour le commerce et les moyens de transports ; mais pour l'homme réfléchi, ces eaux ont une mission bien supérieure : celle de tempérer le climat des saisons et de nous procurer par là une vie pleine de santé et d'agréments.

* * *

Il me resterait encore beaucoup d'autres aspects de la question à étudier, mais l'espace me force à n'examiner que le plus important, c'est-à-dire, le peu d'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer.

Pendant que d'autres parties du continent—comme le Mexique, par exemple—nous dominent de près de mille pieds, nous sommes heureux et reconnaissants d'habiter un pays bien moins élevé. Une moyenne de trois cents pieds d'altitude est amplement suffisante.

Ainsi Montréal, aux eaux basses, n'est que de dix-huit pieds au-dessus du niveau de la mer.—Et cette altitude est des plus favorables pour notre climat.

Si nos plateaux de la côte nord étaient aussi élevés que ceux du sud, la végétation se composerait exclusivement de mousses, et la vie animale deviendrait presque impossible. Mais, heureusement que toutes nos pentes qui s'inclinent vers les océans du nord sont longues et douces.

Donc, si la configuration de notre continent n'était pas celle qu'il a maintenant, nous serions exposés, du nord, d'un côté, et de l'Océan Pacifique, de l'autre, à de telles vicissitudes de température, si soudaines et si immenses

dans leur portée, que l'homme n'y pourrait résister, malgré son ingéniosité et l'ampleur de ses ressources pour les combattre.



La meilleure preuve que le climat dont nous jouissons, à cause de la latitude et la longitude de notre situation et des conditions physiques de la surface de notre pays, n'entrave en rien la vie végétale, la plus claire évidence de ce fait, dirons-nous, apparaît dans le spectacle de nos magnifiques forêts et des riches herbages qui couvrent notre sol.

La variété des essences de nos bois commence aux espèces les plus dures, comme l'érable et le chêne, pour parcourir toute la gamme intermédiaire et s'étendre jusqu'aux épinettes les plus tendres et les cèdres les plus délicats. Ces forêts, variées à l'infini, sont les indices les plus convaincants de la bienfaisance de notre atmosphère et de la fertilité de notre sol.

Ces multiples diversités dans les essences de nos forêts se répercutent sur les habitants de notre pays et leur procurent des qualités supérieures de vigueur et de santé.

La vaste portée des variations de notre climat nous est très familière, avec un hiver aussi froid qu'à St-Petersbourg, et un été d'une chaleur comparable à celle du midi de la France.

Les manifestations électriques de l'atmosphère sont en outre remarquables et très sensibles par n'importe quelle température. Par un ciel clair et pur, ou durant une tempête de neige ou de grêle, l'électricité est vitreuse, mais, quand les nuages galopent au firmament, elle devient négative. Par un grand froid d'hiver elle est généralement positive.

Et toutes ces conditions de l'atmosphère ont une influence bien connue sur l'énergie des habitants, en les stimulant à développer leurs forces.

La sécheresse de l'air est sensible dans ses effets sur les parties exposées de notre peau. L'Européen, après un séjour plus ou moins long avec nous, éprouve des transformations

remarquables : les hautes couleurs, qui brillent sur ses joues et rougissent sa peau, se fanent quelque peu ; l'épiderme en général devient moins souple, la chevelure, plus brune et plus rude —s'assimilant en ceci quelque chose du type indigène— les dents se carient également dans un âge plus tendre, et les chairs, qui rembourrent les muscles et donnent de la rondeur à l'aspect général extérieur, deviennent aussi moins abondantes. Il n'y a aucun doute cependant que certains de ces changements sont dus à des habitudes de vie nouvellement acquises.

Si, maintenant, nous comparons la température du Canada à celle de la Russie, en hiver, et à celle de la France, en été, on observe que dans notre pays ces variations extrêmes du froid et de la chaleur sont plus facilement supportables ici que là-bas.

En été, la sécheresse de l'air, en stimulant les glandes poreuses de l'épiderme, contribue à rafraîchir la surface du corps, et, en hiver, l'absence de moiteur dans l'atmosphère, rend le froid moins pénétrant. Et encore en hiver, les manifestations électriques de l'air engendrent également sur la peau une action stimulante contre les grands froids. Des statistiques ont démontré qu'une température de 45° Farenheit au-dessous de zéro, a pu être facilement supportée quand le vent ne soufflait pas.

Les effets des grands froids sont donc loin d'être ceux prédits par Dubois, car ils n'ont aucunement amené un refroidissement de l'imagination.—Des froids encore bien plus terribles n'ont même pas agi dans ce sens sur les Esquimaux, qui vivent heureux et satisfaits autant que peuvent le désirer des peuples aussi primitifs, dont les aspirations vers le bonheur se résument à bien peu de désirs.



La proportion des mortalités en Canada est de beaucoup moins élevée ici qu'en France ou en Angleterre. Le gouver-



M. le docteur W.-H. HINGSTON

Photographie de Querv, frères.

nement anglais considère le Canada comme un des pays les plus sains de l'Empire et, autrefois il y envoyait fréquemment ses soldats pour récupérer leurs forces débilitées par le climat des Indes. Aux Etats-Unis, il est reconnu que les stations militaires croissent en salubrité en raison directe de leur proximité de leur frontière du nord.

Les maladies, ici, suivent, dans leurs évolutions, une marche plus rapide qu'en Europe; quant à leur nature, beaucoup ressemblent à celles qui sévissent ailleurs, mais par contre, un grand nombre, qui existent en Europe, n'ont pas leur équivalence chez nous. Les fièvres intermittentes, qui autrefois régnaient dans la province d'Ontario, y deviennent de plus en plus rares, et elles sont presque inconnues dans la province de Québec. Quand notre sol aura été complètement assaini, il n'y a aucun doute que ces fièvres disparaîtront entièrement.

Contrairement à ce que l'on suppose d'ordinaire, les qualités de notre atmosphère ne sont pas contraires aux maladies de poitrine. Depuis de nombreuses années, les médecins anglais nous envoient ici beaucoup de leurs phthisiques pour y passer l'hiver—la sécheresse de l'air leur procurant un grand soulagement—Car, pour cette maladie, une température égale et sèche est de la plus haute importance, et aucune partie du monde ne peut nous la procurer dans des proportions aussi grandes qu'ici.

Les stations hivernales favorites de l'Europe sont alternativement exposées, d'un côté, aux vents chauds du midi, et de l'autre, à la température glacée des montagnes du nord, tandis que chez nous, nous sommes rarement en butte à de ces manifestations aériennes, qui viennent parfois troubler l'harmonie de l'ensemble.

Il y a évidemment, chez les poitrinaires, certaines conditions des poumons qui peuvent être grandement soulagées par le climat : je veux particulièrement faire allusion aux difficultés de respiration qui se rencontrent au début de la maladie et

qu'on retrouve également, à la fin,—à la période de *consolidation*.

Dans cet état particulier des poumons, où la respiration est imparfaite, le murmure respiratoire, moins perceptible, interrompu ou suffocant—période supposée favorable à l'intrusion du germe tuberculeux—dans cet état particulier, disons-nous, où le savoir du médecin soupçonne la maladie avant que l'instrument ait acquis la certitude de sa présence, le climat du Canada est très favorable, même à l'époque de *dépôt* ou *d'induration*—le premier pas dans l'étude de cette terrible maladie—et, quand les poumons ne présentent encore ni cavités, ni effets d'irritation des bronches, le climat du Canada est encore d'un secours inappréciable.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, un grand nombre de médecins européens ont reconnu ces qualités de notre température, et nous ont souvent envoyé des patients, principalement de ceux qui étaient sensés recevoir un grand secours des expéditions de chasse à la baleine. On détourne maintenant ces malades de leurs projets primitifs pour les expédier au Canada, où ils vivent dans le bien-être et trouvent un grand soulagement à leurs maux.

Je ne m'arrêterai pas ici à désigner les principaux endroits à choisir pour amoindrir les effets de la tuberculose, car cela m'amènerait beaucoup trop loin, bien au-delà de l'espace qui m'est ici réservé.



La salubrité du climat du Canada nous est encore démontrée par les statistiques des compagnies d'assurance sur la vie, car, jusqu'à l'âge de 37 ans, nos primes annuelles sont inférieures à celles de l'Europe. Mais après cet âge, la statistique est en faveur de l'europpéen, qui reconnaît, à bon droit, que le canadien est, beaucoup plus que lui-même, soumis à des conditions de tension nerveuse et musculaire excessive dans sa lutte pour la vie.

D'un autre côté, si nous considérons qu'un pays augmente en population en raison directe de sa salubrité, nous sommes ici à l'aise pour constater que le Canada tient le premier rang parmi toutes les nations.

Il est admis par tous les écrivains spécialistes que la fécondité des êtres humains augmentent en raison inverse de leur petit nombre, et qu'une population phlétorique est bien moins prolifique que celle qui est clair-semée.

Cet aperçu de la question cependant n'a pas dû être tiré des statistiques du Canada, où les naissances ont toujours conservé leur progression ascendante malgré l'augmentation des districts ruraux.

Nous devons maintenant faire ici une réflexion réjouissante qui nous porte à constater que l'augmentation de la population a surtout été remarquée parmi les descendants des premiers occupants, ceux qui détiennent le sol depuis la première heure.

L'anglais, l'irlandais et l'écossais se sont maintenus dans leurs positions, mais le canadien-français nous donne l'exemple d'une fécondité sans pareille dans l'histoire des peuples. Les descendants de soixante mille, il y a cent trente ans, se comptent maintenant par millions.

Un malaise compréhensible se fait quelques fois sentir à l'occasion des mortalités nombreuses qui surviennent parmi les enfants canadiens-français. Sans aucun doute, cette mortalité est grande, mais elle est proportionnelle aux naissances et aucunement inhérente ni à un vice de constitution, ni aux intempéries du climat, quoiqu'elle soit due parfois à une nourriture mal comprise.

En Europe on constate un maximum de mortalités en hiver; ici, c'est le contraire.

En hiver, la mortalité est moindre chez nous que dans n'importe quelle autre saison: la plus élevée, appartenant à l'été, au printemps et à l'automne, avec des variantes.

En été principalement, nous voyons que cette mortalité augmente avec la température, comme si chaque degré de

chaleur dégageait un gaz pernicieux, qui se serait tenu coi par une température moins élevée.

Il y a encore à considérer la difficulté, en été, de conserver dans de bonnes conditions, les aliments nécessaires à l'existence, et un exemple entre autres à citer particulièrement, c'est le lait qu'il est très difficile de se procurer frais à l'époque dont nous parlons.

* * *

Jusqu'ici, je me suis contenté de parler de l'influence du climat, pur et simple ; mais le climat signifie toutes les circonstances sous lesquelles nous vivons dans chaque lieu et qui ont été admirablement définies par un écrivain français.

En conséquence, les influences du climat ne peuvent être séparées des habitudes du peuple, mais ce sujet serait trop vaste à étudier et comprendrait trop de ramifications pour que je puisse les examiner ici.

Quoiqu'il en soit, à part quelques privilégiés qui vivent dans le luxe, les classes pauvres, principalement dans nos campagnes, sont frugales et tempérantes, et quoique sans apparence extérieure de richesse, elles possèdent suffisamment de bien-être pour leur permettre de montrer un bonheur et un contentement légitimes.

Soit comme résultat de notre situation particulière, soit comme résultat de notre vie politique heureuse, exempte des bouleversements familiers à la vieille Europe, nous avons ici un peuple grand et puissant, fort et plein de santé, possédant une élasticité, une vigueur d'esprit et une énergie corporelle capables d'éliminer tout ce qui lui est contraire et de s'assimiler tout ce qui lui est favorable, et les enfants de la Nouvelle-France, les plus vieux en date dans la possession du sol, sont de beaucoup supérieurs au français de France, en énergie physique et en force de résistance. Pendant plus de deux cents ans le Canada n'a montré aucun signe de décadence physique ou mentale.

D'un autre côté, les descendants des anglais des irlandais, des écossais et des allemands, ont plus que conservé intacte la force physique dont jouissaient leurs pères au-delà de l'Océan. Ils ont toujours progressé en énergie et en vigueur physique, renversant ainsi les données sur la génération, que Knox émettait autrefois, avec tant de tristesse résignée.

W.-H. HINGSTON.

LE FORT FRONTENAC

1673-84

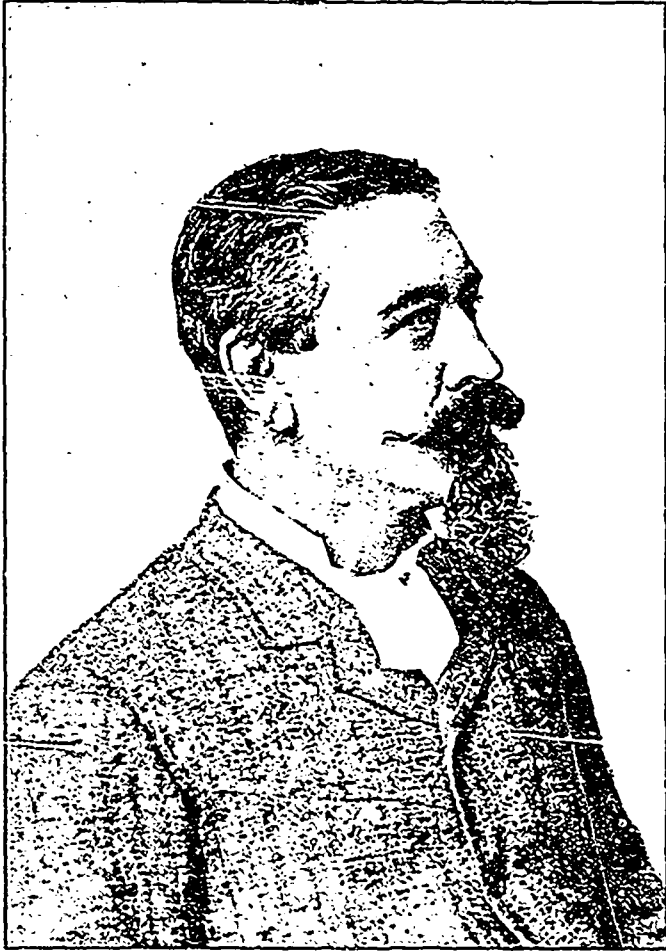
Pour nous faire une idée de la construction de 1673, il suffit de dire que l'on avait creusé des fossés formant un carré ; que les terres provenant des déblais, rejetées au milieu de ce carré, l'exhaussaient au dessus du sol environnant ; que la palissade, en gros pieux, défendait ce plateau, lequel mesurait soixante toises ou trois cent soixante pieds de tour, soit quatre faces de quatre-vingt-dix pieds chacune. Dans cette enceinte étaient placés les logements et bâtiments nécessaires au maintien du fort.

Le coût de cette construction s'élevait à dix ou douze mille francs, ce qui couvre probablement les frais du voyage et de la nourriture des hommes de travail, comme aussi des milices, qui escortaient le convoi. Il n'était point question de salaire ou de gages puisque le tout était conduit sur le principe de la corvée royale.

L'objet du comte de Frontenac était d'empêcher les Iroquois, qui chassaient dans le Haut-Canada, de vendre leurs pelleteries aux Hollandais d'Albany, et, pour les attirer à son fort, il accorda la permission d'y faire la traite à deux marchands bien connus, Jacques Le Bert, de Montréal, et Charles Aubert de La Chesnaye, de Québec.

Au cours des années 1673-75, les deux associés eurent la jouissance du fort, des logements et des magasins, à charge de les tenir en bon état. Ils y dépensèrent neuf mille francs, soit en réparations, soit autrement.

Au mois de mai 1675, le roi passa le fort à Cavalier de la Salle, à condition qu'il le rebâtirait en pierre ; qu'il y



M. BENJAMIN SULTE

entretiendrait vingt hommes pendant deux ans et, après cela, une garnison pareille à celle de Montréal ; qu'il placerait une colonie de cultivateurs dans le voisinage ; qu'il rembourserait le roi des dix mille francs ci-dessus mentionnés, ainsi que Le Bert et La Chesnaye des neuf mille francs par eux dépensés dans la place, moyennant quoi la Salle pouvait faire seul le trafic du lac Ontario et plus loin même, durant les trois années finissant le 12 mai 1678.

L'été de 1677, le nouveau fort était terminé ; il mesurait trois cent soixante toises de tour, ou six fois plus que l'ancien. Du côté de la terre, la muraille avait quatre-vingt-treize toises de longueur, trois pieds d'épaisseur et quinze pieds de hauteur, déclare la Salle dans un mémoire au ministre. Elle n'était pas achevée du côté de l'eau ni en 1678 ni en 1684. Nous y reviendrons.

La Salle disait, vers 1683, que la garnison lui coûtait dix-huit mille francs par année ; il prétendait aussi avoir fait venir sur les lieux plusieurs habitants avant 1682, mais en 1677, il n'en cite que quatre, et encore faut-il admettre qu'il y en avait deux passablement adonnés à d'autres occupations. Quant aux remboursements, tant pour le roi que pour Le Bert et La Chesnaye, ils eurent lieu avant l'année 1678.

En même temps qu'il renouvelait le fort et l'agrandissait, la Salle faisait construire des barques pontées pour naviguer sur le lac Ontario et traiter avec les Iroquois. Il s'assura les services de Robert Cuillerier, de Lachine ; de l'économiste du Séminaire de Montréal, dit un mémoire du temps ; aussi des sieurs Pougnot, Aubuchon, Le Ber, La Chesnaye, Gauthier de Comportée, tous traiteurs de pelleteries. Vers la fin de 1679, les sommes versées à la Salle par ces personnes, ne rencontraient plus les dépenses du fort Frontenac, de sorte que les créanciers firent saisir les pelleteries et les transportèrent à Montréal. Parmi les intéressés dans cette dernière opération, il y avait des commerçants appelés Migeon, Péloquin, Giton et F. Charron, tous hommes alors bien connus dans le trafic du Canada. Cela montrerait que l'on avait eu

confiance dans l'entreprise que M. de la Salle commençait aux Illinois, mais la marche sur le bas Mississipi, et les mécomptes qui accompagnèrent cette découverte furent la cause d'un revirement complet.

Le comte de Frontenac se rendit à Cataracoui en septembre 1677 pour passer en revue les travaux exécutés et se rendre compte du personnel de l'établissement. Sur ce dernier article, voici comment étaient les choses :

- 1 major commandant,
- 2 Pères Récollets,
- 1 chirurgien,
- 1 sergent,
- 12 soldats,
- 1 domestique,
- 11 hommes de métier,
- 8 travaillants ou journaliers,
- 1 pilote,
- 2 colons mariés,
- 2 autres non mariés, et
- 15 hommes employés au transport, de Montréal à
Cataracoui.

En tout cinquante-sept, à part la Salle lui-même et Péré. (1)

Parti l'automne de 1677 pour se rendre à Versailles, le sieur de la Salle obtint, le 12 mai 1678, la continuation de son privilège de traite durant cinq autres années, et il était entendu qu'il pourrait construire des forts sur les grands lacs et y développer son commerce. Le génie des aventures était trop dans le caractère de la Salle pour que cette dernière concession du roi tournât à l'avantage du fort Frontenac.

L'été de 1679, la Salle dirige toutes ses forces du côté de Chicago et de la rivière des Illinois et se ruine dans cette entreprise. S'étant procuré de nouvelles ressources, il

(i.) Pour tout ce qui précède voir la collection de mémoires et documents de Pierre Margry, I. 437. 295-98 ; II. 10-12, 25 ; III. 30.

repart en 1680 pour les mêmes contrées et prolonge ses courses si loin que, le 9 avril 1682, il était à l'embouchure du Mississipi. Un mois plus tard, son privilège de traite expirait et toute une révolution allait avoir lieu dans le gouvernement du Canada par suite du rappel de M. de Frontenac.

Les créanciers de la Salle, ne voulant pas tout perdre, avaient placé François Lenoir dit Rolland, marchand de Lachine, à la tête des affaires sur le lac Ontario.

En 1681, le jeune Nicolas de la Salle (d'une autre famille que celle du Découvreur) passant au fort Frontenac, nous en donne l'idée suivante : un carré à quatre bastions ; d'un angle flanqué à un autre angle, quinze toises ou quatre-vingt-dix pieds. Les trois quarts de la maçonnerie sont en pierre dure. La muraille est épaisse de trois pieds et haute de douze, mais, en un certain endroit, elle n'a que quatre pieds, faute d'être achevée. Le reste est fermé de pieux. Il y a une maison de bois équarri de cent pieds de long, une forge, un corps de garde, une maison pour les officiers, un puits et une étable à vaches. Les fossés sont larges de quinze pieds. Il y a quantité de terres défrichées et ensémençées aux environs, dans lesquelles, à cent pas ou à peu près, il y a une grange pour serrer la récolte. Tout proche du fort se trouvent plusieurs habitations de Français, une église, un couvent de Récollets et une bourgade de Sauvages.

Le fort de 1681 n'était donc pas plus grand que celui de 1673 ; pour que le Découvreur nous le dépeigne six fois plus vaste, il faut qu'il y comprenne les constructions élevées en dehors des murailles.

La Salle prétendait avoir fait défricher plus de cent arpents de terre et que, en 1680-83, on y récolta de fort bon blé. Chaque arpent, ajoute-t-il, vaut cent-dix francs au Canada, mais beaucoup plus au fort Frontenac. Un état de la situation, en 1681, porte qu'il y avait alors treize ou quatorze familles auprès du fort, vingt-cinq bêtes à cornes au moins et des volailles.

Le sieur François Daupin de la Forest commandait à

Cataracoui et avait sous ses ordres le poste de la rivière Niagara, avec lequel il communiquait par la voie du lac. Des naufrages survenus en 1678, 1679, que la Salle attribue à la négligence ou à la perfidie de ses mariners, et des vols domestiques, des enlèvements mystérieux de marchandises avaient en partie paralysé ce côté des opérations, mais on rebâtit une barque de trente-cinq tonneaux et une autre de vingt-cinq pour continuer le transport.

En octobre 1682, la Salle, se voyant dans l'impossibilité de maintenir le fort, demanda à M. de Frontenac d'en prendre soin, avec l'entente que François Lenoir dit Rolland, acquitterait la solde de la garnison. Lenoir était l'agent de François Plet, marchand de Paris, cousin et créancier de la Salle.

M. de la Barre, arrivant ce même automne pour remplacer le comte de Frontenac, fit retirer la garnison du fort. Lenoir entreprit d'y entretenir des hommes à ses frais; alors le nouveau gouverneur lui intima l'ordre de livrer les effets déposés en ce lieu à Le Bert et à La Chesnaye, déjà mentionnés, ce qu'il exécuta, ne pouvant résister.

Dans un mémoire, rédigé pour défendre la Salle, il est dit que les bestiaux nombreux amenés de Montréal avant 1682, se trouvaient réduits à vingt têtes en 1683, par suite des agissements des hommes de M. de la Barre. La différence entre ce chiffre et celui de 1681 est faible. Reste à savoir ce que l'on entend par bestiaux nombreux, lorsque le fort ne paraît pas en avoir possédé plus de vingt-cinq dans ses meilleures années. Un autre mémoire de 1683 se plaint de ce qu'on a laissé pâturer les champs ensemencés et que l'on a tué une partie des bestiaux; que l'on a consommé les blés et autres provisions de M. de la Salle, nonobstant que M. de la Barre eut fait monter de Montréal des farines au nom du roi.

Le 9 mai 1683, M. de la Barre signa une ordonnance déclarant que le privilège accordé à M. de la Salle (alors

aux Illinois) était expiré, et que ce dernier devait se rendre à Québec pour recevoir des ordres.

Le Bert et La Chesnaye, ayant renvoyé les soldats de la Salle du fort Frontenac, empêchèrent Laforest d'y séjourner, à moins que de s'adjoindre à leur société, ce qu'il refusa, si je ne me trompe.

M. de la Barre voulant faciliter la gestion de M. de La Chesnaye, qui dirigeait, plutôt que M. Le Bert, la traite au-dessus de Montréal, envoya au fort Frontenac quantité de marchandises sous la conduite du sergent Champagne, lequel se hâta de trafiquer avec les Anglais, selon les chroniques du temps. On ajoute même que M. de la Barre avait dans les bois plus de trente canots qui faisaient le commerce des pelleteries d'accord avec La Chesnaye, sous la conduite de Duluth.

Le baron de La Fontan écrit de Québec, le 8 novembre 1683, que la Salle s'embarquera le lendemain pour la France. La sieur la Forest a dû partir en même temps que ce dernier. Le gouverneur-général faisait savoir au ministre à cette même date, que "le sieur de la Salle ayant, dès l'autonne dernier, abandonné le fort de Frontenac, quelques fripons de Montréal ont voulu s'en emparer au commencement du printemps, ce qui m'a obligé de détacher le premier sergent de la garnison de ce fort (Québec) avec douze soldats pour y aller tenir garnison; et comme il leur faut de nécessité fournir les vivres, le sieur LeBert, de Montréal, y a fait voiturer le contenu en l'état çï-joint, dont vous aurez agréable de lui ordonner le remboursement. Il y restera quelques farines qui fourniront à la nourriture de ces gens pendant cet hiver et, comme j'espère recevoir vos ordres dans le commencement du printemps, par les premiers vaisseaux qui partiront en mars, vous me marquerez ce que vous souhaitez que l'on fasse de ce fort, puisque vous verrez par la copie des lettres du sieur de la Salle que la tête lui a tourné; qu'il est assez hardi pour vous donner avis d'une découverte fausse, et qu'au lieu de revenir pour apprendre ce que le roi

désirait qu'il fit, il s'écarte de moi dans la pensée d'attirer les habitants à plus de cinq cents lieues d'ici, dans le milieu des terres, pour tâcher de se faire un royaume imaginaire, en débauchant tous les banqueroutiers et fainéants de ce pays. J'ai envoyé, dès le commencement de mai, le sieur chevalier de Baugy lui porter les intentions de Sa Majesté, mais il s'est si fort éloigné que je n'en ai pu avoir de réponse. . . . L'état des affaires avec les Iroquois ne me permet pas de souffrir qu'il assemble tous leurs ennemis pour se mettre à leur tête, sans autre utilité pour le Canada que de nous les attirer pour ennemis de deçà. Tous les gens qui m'apportent de ces nouvelles l'abandonnent et ne parlent point de retourner, et disposent des pelleteries qu'ils apportent comme choses à eux appartenant ; ainsi, il ne pourra pas se maintenir davantage dans ce poste, éloigné d'ici de plus de cinq cents lieues."

Le gouverneur niait la découverte des bouches du Mississipi, blâmer la création d'une colonie française sur la rivière des Illinois, prétendait que la Salle attirait par ses démarches une guerre avec les Iroquois et finalement, il a l'air de trouver tout naturel les pillages dont les employés de la Salle se rendent coupables envers lui.

La guerre qui éclata en 1684 eut deux causes qui n'en font qu'une seule : les hommes de LeBert et LaChesnaye maltraitèrent des Iroquois qui traitaient avec eux ; une bande d'Iroquois enleva plusieurs canots portant des marchandises de M. de la Barre.

Le 15 avril 1684, à Versailles le roi ordonne à M. de la Barre de prêter main forte à M. de la Forest qui retourne prendre possession du fort Frontenac du lac Ontario, et du fort St-Louis des Illinois, rendus tous deux à M. de la Salle. (1)

(1) Pour tout ce qui précède voir Margry, I. 438, 548 : II. 25, 35, 335-7, 415 ; III. 31-33. M. Daupin de la Forest n'est pas le même qui se rencontre à la baie d'Hudson quelques années plus tard.

Ainsi, M. de Frontenac avait bâti un poste fortifié pour le bénéfice de LeBert et Chesnaye; le roi l'avait passé à la Salle; M. de la Barre l'avait rendu à LeBert et LaChesnaye; le roi le retire à ceux-ci pour le rendre à la Salle. Au bout du compte, l'État supportait le coût de ces entreprises plutôt que les particuliers.

Ce dernier triomphe du pauvre la Salle coïncidait avec une reddition de compte entre lui et ses créanciers. Le ministère épousait l'idée d'une expédition par mer que la Salle s'engageait à conduire aux bouches du Mississipi pour y établir des colons et s'emparer ainsi du Centre-Amérique. Il résulta de ce projet un désastre que tout le monde connaît: va sans dire que M. de la Forest eut beau retourner au fort Frontenac et M. de Tonti aux Illinois, pour le compte de M. de la Salle, tout l'échafaudage des entreprises du Découvreur croula, et comme je ne me suis imposé que la tâche de parler du fort Frontenac, du temps de la Salle, ma page d'histoire est écrite.

BENJAMIN SULTE.

ETUDE FINANCIERE

J'ai eu l'honneur et le plaisir d'être invité par le fondateur de cette revue à devenir un de ses collobarateurs comme rédacteur financier.

En prenant possession de mon poste, je désire faire quelques remarques préliminaires.

En premier lieu, je suis heureux d'avoir à traiter des questions, qui, en tout temps et en toutes circonstances, ont besoin d'être étudiées d'après des principes élevés. La solidité de ces principes est reconnue par tous les hommes de finances, banquiers, marchands et écrivains spécialistes, dont les décisions, basées sur l'étude et l'expérience, font autorité partout.

Me souvenant aussi que mes lecteurs ne sont pas de la même race que moi, je suis heureux également d'avoir à parler de choses qui ne donnent aucunement prise à la tentation de rompre avec le vieux dicton français :—

“ Il ne faut pas mettre le feu aux étoupes. ”

D'ailleurs, aucune tentation de ce genre ne pourrait m'atteindre, car je considère que le premier devoir d'un canadien est d'entretenir des sentiments de conciliation parmi toutes les classes de la société, et principalement de respecter toutes les opinions religieuses. Si mon directeur maintient les autres parties de sa revue aussi indemnes de questions douteuses ou irritantes que le seront mes colonnes, sa course vers le succès ne sera nullement entravée par des sujets délicats, comme ceux qui agitent trop souvent notre cher *Dominion*.



M. JOHN HAGUE

Je n'ai pas l'intention d'introduire ici des colonnes de chiffres, mais cependant si cela était parfois nécessaire, je m'efforcerais de le faire sous une forme claire et simple, facilement compréhensible pour tous ceux qui n'ont pas l'habitude d'étudier les données statistiques de la finance ou du commerce.



L'histoire financière du monde remonte jusqu'aux époques les plus reculées.

Dans aucune autre branche de l'activité humaine, peut-on trouver un plus formidable entassement de faits d'expérience, de précédents et d'avertissements que dans celle de la finance. C'est ainsi que de nos jours, aucun événement affectant la vie monétaire, aucune théorie sur la circulation des capitaux et des billets, sur les affaires de banque ou sur les études financières diverses, enfin aucun mouvement quelconque ne peuvent être proposés, suggérés ou accomplis sans que le parallèle ne puisse se trouver dans l'histoire.

" *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil* " s'applique tout particulièrement aux choses de la finance.

La satire la plus amère contre le pouvoir de l'argent se trouve dans le sarcasme mordant que Juvénal adressait à un empereur romain, à l'occasion d'une taxe impopulaire; et, pour exprimer toute la puissance de l'or nous n'avons rien de plus vigoureux ni de plus sévère que les anathèmes lancés par Cicéron ou les écrits d'Horace.

Le mot : *Dien Dollar*, est une traduction rude et concise de ces classiques anciens, comme le sont aussi le proverbe :—

" Une clef d'or ouvre toutes les serrures,"

ou bien encore la sentence danoise qui dit :—

" avec la pauvreté, la tristesse, avec la richesse, aucun regret."

Si, aux États-Unis, les avocats de l'argent qui désirent assigner à ce métal monnayé une parité proportionnelle avec l'or, voulaient simplement étudier les antiques registres des paiements commerciaux, ils découvriraient dans leurs recherches un principe de finance fatalement contraire à leur théorie.

Ainsi, l'examen de l'histoire est incontestablement une mine d'instruction pour l'étudiant en finances.



L'année, qui vient de s'écouler, sera à jamais mémorable comme ayant été témoin de désastres financiers sous lesquels a été écrasée une colonie impériale, et comme faisant suite à une autre année, également célèbre par les paniques, qui ont assailli l'Australie et les États-Unis.

Quoique le Canada ait échappé à la tempête, qui a causé le naufrage des intérêts commerciaux de ces divers pays, il en a cependant souffert jusqu'à un certain point, et il doit surtout y trouver des leçons d'expérience, que nous serions bien d'étudier avec le plus grand soin.

Les bouleversements de l'Australie proviennent directement de l'accroissement fabuleux de sa richesse, du à la découverte de grands gisements aurifères, en 1851. Ce qui, avec de la prudence, de l'économie et un peu de patience, aurait dû établir les finances de cette colonie sur des bases plus solides que n'importe quel autre pays, a été précisément la cause de sa ruine.

Quoique les mines d'or de Victoria aient déjà produit plus d'un milliard de dollars,—ce qui représente à peu près mille dollars par tête ou cinq mille cinq cents par famille,—cependant, des hommes qui sont autorité dans le pays, prétendent que la colonie aurait été aussi riche sans la découverte de ces énormes trésors, ou bien encore, si ces mêmes trésors avaient été exploités avec moins de précipitation.

Ces précieuses trouvailles ont produit sur le peuple le même effet que cause à un jeune homme, doué d'un immense talent de gaspillage, l'acquisition soudaine d'une fortune inattendue. Une richesse, si rapidement acquise, conduit son possesseur, non-seulement à la dépense complète de son avoir, mais encore, à toutes sortes d'embarras provenant des nécessités d'emprunter pour se maintenir dans sa situation nouvelle.

Victoria a non-seulement gaspillé son immense fortune de douze cents millions de dollars, mais elle est, en outre, la créancière de l'Angleterre pour l'énorme somme de cinq cents millions de dollars. Ainsi, en référant à notre statistique ci-dessus de la répartition de la fortune nationale par tête et par famille, nous trouvons que, depuis la découverte de l'or, la colonie de Victoria a dépensé seize cents dollars par tête, et huit mille cinq cents par famille, et que, malgré toutes ces formidables ressources, elle est, en ce moment, plus pauvre qu'autrefois.

En dépit de leurs puissants capitaux, malgré leurs immenses fonds de réserves et le vaste volume de leurs dépôts bien supérieurs à ceux de nos banques canadiennes, toutes les banques australiennes tombèrent les unes après les autres comme les quilles d'un jeu de boules, ou les châteaux de cartes des enfants.

Une banque, avec un capital de \$25,000,000, égal à 40 0/10 du capital réuni de toutes les banques du Canada, fit une faillite si désastreuse qu'à la liquidation les créanciers ne reçurent pas même un cent dans le dollar.

Maintenant quelle est la conclusion que nous devons tirer de pareils événements ?

C'est que l'accumulation de grands capitaux dans un pays, n'apporte pas nécessairement la prospérité au peuple, ni la stabilité dans les institutions financières.

Si ce capital est investi dans des entreprises industrielles, ou dans des opérations commerciales rémunératrices, alors c'est un bienfait, car il n'impose aucun fardeau au peuple et

apporte aux revenus du pays un supplément substantiel. Mais si ce capital est employé à des travaux non rémunérateurs, ou à des exploitations commerciales improductives, ou bien encore à des spéculations de terrains qui ne rendent aucun bénéfice, alors cette prétendue richesse au lieu d'être un bienfait est une amère dérision, car il écrase le peuple sous des charges intolérables.

Les banques de l'Australie s'écartèrent du champ des entreprises légitimes de banque pour devenir prêteuses d'argent aux spéculateurs de terrains. Le résultat fut qu'elles devinrent inévitablement les propriétaires d'immenses surfaces de terres ne rendant aucun profit, par là même invendables, par là même d'aucune valeur. Leur fonds de cautionnement et de garantie qu'elles devaient posséder comme toutes nos banques canadiennes, afin de pouvoir parer à toute éventualité ou rencontrer leurs billets et dépôts sur demande, furent pour ainsi dire enfouis dans le sol, qui malheureusement ne pouvait être converti en argent.

Ces grandes calamités australiennes nous apportent un enseignement précieux : que le bien-être d'un État naît de son industrie, de son agriculture, et d'un commerce prudemment conduit, où l'achat et la vente ne dépassent pas les possibilités de paiement ; que ce bien-être provient également de l'absence de travaux publics ambitieux dont le coût amène des charges annuelles si oppressives, enfin des habitudes personnelles d'économie et d'habileté qui poussent chaque homme à protéger son crédit, de telle sorte que les efforts individuels contribuent ainsi à consolider la situation économique de toute la communauté nationale.



La cause principale qui a amené une panique aux États-Unis est en quelque sorte semblable à celle qui a sévi aux antipodes ; dans l'un c'était l'or, dans l'autre, l'argent.

Cependant nous voyons que l'or à sa venue a été de suite

absorbé au complet par les besoins financiers, tandis que l'argent est sorti des mines américaines en qualité bien supérieure aux besoins de la consommation universelle.

De là, naissait une mesure des plus échevelées, pour ne pas dire plus, qui forçait le gouvernement américain à acheter, chaque mois, une forte masse d'argent, afin d'être simplement un marché pour un produit déprécié et empêcher ainsi l'argent de subir les effets naturels de l'offre et de la demande, comme toute autre marchandise.

En investissant ainsi d'immenses sommes dans un métal d'une valeur réelle inférieure, pendant que ces mêmes sommes étaient si nécessaires pour répondre aux créanciers européens des Etats-Unis, le résultat fatal fut d'effrayer ces créanciers qui multiplièrent leurs demandes de paiement en les rendant de plus en plus pressantes et générales. En termes plus clairs l'Amérique était *assommée*, et, par là même, acculée à l'impossibilité de répondre aux appels ; de là, l'effondrement du crédit national, la panique et les bouleversements désastreux de 1893-94.

Ainsi, c'est peut-être paradoxal, quoique absolument exact cependant, que les paniques australiennes et américaines provenaient primitivement de l'excessive richesse de ces pays en or et en argent, la catastrophe éclatant ici comme là, à la suite du gaspillage effréné de l'un par le peuple, et de l'achat et l'enfouissement de l'autre par le gouvernement.

Les leçons à tirer des désastres des Etats-Unis, sont les suivantes : Le danger pour un gouvernement d'intervenir dans la marche ordinaire des entreprises commerciales ; l'inutilité d'essayer par mesures législatives de créer des marchés fictifs pour l'écoulement du surplus des produits d'un pays ; l'impossibilité d'enrayer la loi naturelle de l'offre et de la demande, ce qui est un effort aussi vain que d'essayer de changer la course des sphères planétaires.

Le Canada, l'année dernière, et pendant la période aiguë de la détresse des Etats-Unis, restait ferme et solide sur ses finances, comme un navire dans un port bien protégé. Il fut cependant quelque peu ému, comme les eaux d'un havre bien abrité se ressentent légèrement de la fureur des vagues du dehors, mais aucun vaisseau ne fit naufrage pendant la grande tempête du Sud. Bien mieux, nous devons nous rappeler que, au plus fort de l'orage, nos banques furent sollicitées de venir en aide aux établissements de Chicago et New-York, et qu'elles le firent dans la mesure de leurs moyens.

Nous n'avons pas l'intention d'entrer aujourd'hui dans une exposition complète de notre système de circulation monétaire ni d'affaires de banque, auquel nous devons notre quiétude financière, mais nous en dirons deux mots seulement.

Nos banques, à quelques exceptions près, ont de fortes ressources, et leur solidité donne une grande stabilité aux affaires de tout le pays, les petites villes étant desservies par des succursales des maisons principales et non par de faibles institutions locales comme aux Etats-Unis. Et ce système a amené une grande confiance dans la vigueur de nos banques, car chaque succursale a, derrière elle, une organisation puissante qui la soutient. Et, ensuite, la circulation de nos billets de banque n'est pas comme aux Etats-Unis appuyée sur des bons du gouvernement qui, en temps de panique, ne peuvent être convertis en or; au contraire, cette circulation repose sur une base solide, et augmente et diminue selon les demandes du commerce.

Nous avons peu à dire sur les désastres de Terre-neuve, qui a toute notre sympathie.

Son commerce est soumis à des conditions draconiennes ; sa dépendance des capitaux anglais entraîne des charges très lourdes ; ses ressources sont continuellement saignées pour aller enrichir les gens du dehors ; elle n'est pas heureuse en politique ; son climat est très rigoureux et tout ce que le peuple terreneuvien gagne, c'est à la suite d'un rude combat contre la mer.

La Grande-Bretagne n'a pas été pour elle une mère généreuse, et parfois elle s'est même montrée très sévère pour un de ses enfants les plus vieux.

Ainsi, il nous est impossible de bien nous rendre compte jusqu'à quel point le peuple de Terre-Neuve est responsable des désastres qui l'ont frappé, et nous devons croire plutôt qu'il a été la victime de personnages qui touchent de bien plus près à la Grande-Bretagne, qu'au pays du poisson et des brunes.



La finance canadienne vient de traverser une année molle et difficile ; son histoire peut se résumer en quelques mots : elle a été soumise à une grande dépression, mais non à un désastre.

Les banques ont fait des affaires moins importantes, mais leurs dépôts se sont grandement grossis. Les importations ont diminué mais les exportations ont augmenté, de là, quoique les ventes aient été amoindries et que nécessairement les profits furent inférieurs, nous pouvons dire avec orgueil que le crédit commercial du Canada est en ce moment à un niveau plus élevé que jamais, et que le ciel financier, quoique encore nuageux et très assombri, est percé de ci de là de jets lumineux, d'échappées rayonnantes, qui nous font prévoir pour 1895, une année plus féconde et plus souriante.

JOHN HAGUE

“ Enregistré conformément à l'acte des droits d'auteur.”

A TRAVERS LA VIE

GRAND ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

PAR

JOSEPH MARMETTE

PREMIÈRE PARTIE

AU COLLÈGE

CHAPITRE I

SOUVENIRS DU JEUNE AGE

Parmi les deux cents élèves qui, en 1860, étaient internes au collège de S^{***}, se trouvait un camarade dont la vie m'a paru assez intéressante pour en faire le sujet d'une étude de mœurs contemporaines.

Lucien Rambaud, qui faisait cette année-là sa quatrième, était, je dois l'avouer, un assez médiocre élève.

Cette classe, dans laquelle on commence à s'imprégner la cervelle des rudiments de la langue d'Homère, est sans conteste la plus ingrate, la plus ennuyeuse de tout le cours d'études classiques. Comme la majeure partie du travail y consiste dans un effort constant de la mémoire, cette année-là est extrêmement redoutée du liseur et des paresseux. Aussi



M. JOSEPH MARMETTE

notre ami Rambaud, qui préférait de beaucoup lire et rêver que passer des heures en tête-à-tête avec les maussades verbes contractes, ou déterrer le sens des racines grecques sous un fratras de mots quelquefois apparemment contradictoires, passa-t-il *en silence* la plus grande partie de ses récréations. Il avait, du reste, pris l'immuable détermination de ne travailler que tout juste assez pour ne pas *doubler* sa classe.

—Tu ne saurais croire comme j'aime lire, me disait-il un jour où son professeur, habituellement impitoyable envers lui, avait sans doute oublié de le mettre en retenue. Or, comme je lis et à l'étude et en récréation, au lieu d'y apprendre bêtement la leçon qui m'a valu mon pensum, ce n'est pas moi qui suis le volé, c'est le professeur.

Lucien avait seize ans. Il était petit, frêle ; il avait les yeux noirs, vifs, le front haut, le teint pâle. Autant par suite du repos forcé où le tenait son maître, que par indifférence pour les amusements du collège, il jouait peu. Quand il lui arrivait de prendre part aux exercices violents auxquels les autres enfants se livraient avec tant d'ardeur, c'était par caprice passager, tout d'un coup, pour une demi-heure ; puis, il allait tranquillement reprendre le fil de ses rêveries.

Né à Saint-Omer, bourg situé sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, quelques lieues en aval de Québec, il appartenait à l'une des bonnes familles du pays. Son père était avocat ; par sa mère, il tenait des Beaupré, qui, depuis et même avant la cession du Canada, y ont joué un rôle considérable dans le commerce, au barreau et dans la politique. De sa mère, il tenait beaucoup d'imagination et une extrême sensibilité, ce qui fait les poètes ; de son père, de la volonté et de l'énergie, trop souvent affaiblies pourtant par le tempérament nerveux, mélancolique et timide qu'il devait à sa mère.

Quand il ne lisait pas à l'étude, il rêvait, et, comme nous étions voisins et même intimes, il me faisait part de ses rêveries

Lucien avait pour sa mère une affection très vive ; il était

l'aîné, elle l'avait gâté plus que ses autres enfants. Dans ses ressouvenirs, il la revoyait souvent : malade, pâle, blonde, elle lui apparaissait dans son attitude favorite du soir, douillettement enfouie dans un grand fauteuil et lisant, tandis que là-haut, dans le salon, M. Rambaud jouait de la flûte.

Parmi les morceaux que son père affectionnait, il y avait un certain boléro qui avait beaucoup frappé Lucien.—

“ Un très curieux air, me disait mon compagnon qui était quelque peu musicien et avait une fort jolie voix de ténor. Figure-toi un air de danse très-vif, écrit en mineur. Le ton plaintif de ce mode musical avec le rythme alerte du boléro forment le plus étrange contraste. Cet air me frappa tellement, la première fois que je l'entendis, que je me rappelle encore ce que je lisais ce soir-là ; il y a sept ans de cela et j'en avais neuf. C'est une étude historique de Henri Berthoud, dans le *Musée des Familles*, intitulée *La Madone de Torquato Tasso*. Les personnages qui s'agitent dans cette nouvelle imprégnée de tristesse, comme le sont du reste tous les écrits du sympathique Berthoud, sont le Tasse, l'illustre poète, le grand peintre flamand Rubens, et le philosophe Michel de Montaigne. Chaque fois que je me rappelle ce boléro, je me revois à côté de ma mère, regardant à la lumière d'une bougie, dont la lueur brille douce entre nous deux, une gravure qui représente le cadavre du Tasse porté au capitolé sur un char triomphal. Il passe, traîné par quatre chevaux richement caparaçonnés, revêtu de la toge romaine, le front ceint de laurier, le poète immortel, tout roidi par la mort, l'amant infortuné d'Eléonore, sa barbe noire se découpant en pointe sur le ciel clair de Rome ; il dort enfin d'un sommeil éternel et dont les fiévreux transports d'une passion malheureuse ne doivent plus le réveiller. Hier encore, pauvre, emprisonné, fou, maintenant mort, on le mène au capitolé en triomphateur. Quelle ironie du sort que ces honneurs tardifs au cadavre du sublime auteur de la *Jérusalem délivrée!* . . . Je revois cette gravure et j'entends le boléro qui jette dans la maison, d'ailleurs silencieuse, ses notes à la fois sautillantes et tristes.”

En dépit de ces impressions mélancoliques, autant dues à ses lectures, considérables pour un adolescent, qu'à son organisation de poète, Lucien n'était pas sans avoir des réminiscences plus gaies et plus communément de son âge.

Alors, dans son imagination si vive revenaient en foule les souvenirs joyeux de ses plaisirs d'enfance, et, suivant la saison, il se remémorait les différents jeux qui avaient marqué ses premières années.

Souvent, l'automne, peu de temps après la rentrée, pendant l'heure et demie d'étude qui précède le souper, quand il n'avait rien à lire qui l'intéressât, le front perdu dans la main, il pensait :

—Voici le temps de la cueillette des prunes. Autrefois, quand, à quatre heures, je sortais de l'école, mon père me disait :

—“ Lucien, le temps est venu de cueillir les prunes, allons !”

Balançant au bout de mon bras un fort panier d'osier, je partais derrière lui, faisant de grandes enjambées pour le suivre.

Et nous allions dans le verger, tandis que sous nos pas criaient les feuilles jaunes que le vent d'automne avait arrachées des arbres.

“—Tiens, commençons par les plus mures.” me disait mon père en s'approchant d'un prunier couvert de beaux fruits bleus. Et, moi dessous, il donnait, de son bras vigoureux, une forte secousse à l'arbre. Il me tombait sur tout le corps une abondante pluie de prunes ; ce qui me faisait rire aux éclats et mon père aussi. Alors, tout en croquant les plus appétissantes, j'en jetais à pleines mains dans le panier. Quand notre arbre était épuisé, nous passions à un autre, et la joyeuse averse de recommencer, et nous de rire, lui de plaisir à la vue de son fils, autre lui-même, croissant en âge, et de son verger qui, planté par ses mains, produisait une belle moisson de fruits. Une fois le panier rempli et devenu trop lourd pour mes bras, mon père s'en emparait et le portait à la maison, tandis que mes pas s'efforçaient de s'emboîter dans les siens

et que j'attrapais au vol, gourmand insatiable, les plus beaux fruits de la cueillette, le dessus du panier."

Quand les premiers froids de l'hiver venaient faire geler les eaux de la rivière du Sud, auprès de laquelle M. Rambaud avait sa résidence, Lucien exhumait ses patins de la vieille armoire en chêne, et, après en avoir bien lié les courroies à ses pieds, il s'élançait avec un long cri de joie sur la glace polie comme un miroir.

C'était surtout les jours de congé que lui et ses camarades d'école s'en donnaient à cœur joie. Du matin jusqu'au soir, tous ces infatigables petits pieds, couraient, glissaient, tournaient en capricieux zigzags. C'était à qui ferait les plus hardies voltiges. Ou bien on allait à toute vitesse, les uns poursuivant les autres qui s'efforçaient de leur échapper par mainte ruse, par des écarts imprévus.

Quelquefois, quand la rivière était tout arrêtée et qu'il n'était pas tombé encore assez de neige pour empêcher le patin de glisser sur la glace, on remontait un mille ou deux en amont, s'arrêtant de ci et de là pour examiner les curieux caprices de la gelée, selon les remous, les courants ou les rapides.

Dans les endroits où la glace était le plus mince, souvent on faisait halte, on se couchait à plat ventre, pour mieux voir, à travers le transparent cristal, s'agiter les petits poissons ; l'on s'émerveillait que ces pauvres bêtes pussent vivre dans cette eau si froide et ne pas étouffer sous la couche de glace qui pesait sur les eaux.

Et puis, l'on se remettait en marche en échangeant ces singulières réflexions ; et, à droite, à gauche, défilaient les champs dénudés et saupoudrés d'une légère couche de neige, pendant que, sur les bords, les saules dénudés laissaient pendre leurs branches noires, sur lesquelles on voyait parfois se balancer un nid depuis deux mois abandonné.

Tout au fond s'élevaient les montagnes, dépouillées de leur manteau de verdure et maintenant d'un bleu rougeâtre avec des taches blanches sur les plateaux défrichés.

Le silence de la campagne déserte n'était troublé que par les aboiements lointains d'un chien qui jappait à la lune, dont le disque pâle commençait à monter dans le ciel assombri par le jour fuyant. On s'en revenait alors, l'estomac sonnante l'heure du retour et du souper.

Lorsqu'une épaisse couche de neige avait rendu impraticable l'exercice du patin, venaient les plaisirs de la glissade.

Le jeudi, surtout, les enfants du village qui possédaient un traîneau se dirigeaient tous vers la grande côte du moulin, et, là, toute la journée, le soir même, il fallait voir comme ils allaient, glissant avec une rapidité d'éclair sur la pente raide de la côte et gravissant la rude montée durant des heures, infatigables gaillards, couverts de neige, les joues rougies par le mouvement et l'air vif, sans se lasser jamais.

Ou bien encore, on creusait des cavernes dans les bancs de neige ; on élevait des forteresses et alors il y avait bataille pour les prendre et les défendre.

Et les yeux pochés, les nez déformés que plusieurs combattants rapportaient le soir à la maison, témoignaient qu'il y avait eu rude jeu de guerre.

Enfin, le soleil finissait par avoir raison de l'hiver. La rivière du Sud, gonflée par les torrents de neige fondue qui s'échappaient des montagnes, soulevait, broyait son fardeau de glace avec de rauques grondements de joie et le jetait dans le grand fleuve, où ces débris épars finissaient par s'émietter et se fondre au soleil en descendant à la mer.

C'est alors, avant que les jours chauds fussent revenus que le père Pigeon, le tourneur, avait de la besogne ! Il ne suffisait pas à fournir de toupies toute la marmaille de Saint-Omer. Quoiqu'il se fût mis à l'ouvrage bien avant Pâques, sa provision s'épuisait dès les premiers jours.

“—Une toupie, monsieur Pigeon ? demandait un retardataire qui n'avait pu se procurer plus tôt les trois sous que coûtait l'objet de sa convoitise.”

—Eh ! petit, il n'y en a plus.

“— Ah ! faisait le gamin en se passant sous le nez la manche de sa blouse ; et demain qui est jeudi !”

Il y avait tant de regret douloureux dans cette exclamation, que le père Pigeon se laissait attendrir, et défaisant de son tour un pied de couchette qu'il était en train de tourner pour quelque jeune gars qui devait se marier après les semailles, il ajustait au tour un bon morceau de cœur de merisier en disant au gamin :

— Petit, reviens demain, tu l'auras, ta toupie.

— Vrai ! s'écriait l'enfant qui sortait radieux, tandis que le bon vieux homme mettant la lourde roue de son tour en mouvement, gronnait à part soi :

— Après tout, il n'est pas si pressé que ça avec sa couchette, le petit Louison Minville ! . . .

Et dans son petit œil, aux paupières toutes ridées dans les coins, se reflétait un sourire égrillard, tandis que les copeaux se tordaient sous le tranchant de sa gouge qui mordait dans le bois.

Le jeudi matin, sur les neuf heures, les bambins des environs, tous amis de Lucien, se réunissaient auprès de la maison de M. Rambaud.

Sur un plateau d'où la neige avait disparu plus tôt qu'ailleurs et que le soleil avait déjà séché, on traçait un grand cercle avec le clou d'une toupie et le jeu commençait.

Le moins impatient de la bande se résignait à mettre au blanc, dans le cercle, sa toupie que chacun des joueurs visait à tour de rôle. Les toupies qui ne touchaient pas la sienne, il les *étouffait* dans le rond ou les attrapait au vol en les lançant en l'air avec sa corde et les plaçait prisonnières à côté de la sienne, jusqu'à ce qu'un autre joueur la fit sortir du cercle et lui rendit la liberté.

Comme l'on riait de bon cœur lorsqu'un joueur adroit faisait sauter un éclat de quelque toupie !

Il y avait surtout le grand Thomas Fournier avec sa grosse toupie de gaïac, chaque fois qu'il frappait en ahanant, il y avait plaie ou trou dans le tas. Aussi restait-il longtemps

dans le cercle quand une fois on l'y avait pris ! Tous se liguèrent contre lui ; et, l'une après l'autre, les plus habiles joueurs allaient cueillir les toupies qui environnaient la sienne.

—Attends un peu, Thomas, lui disait-on, tu vas tout nous payer à la fois !

Et lui riait de sa bonne et large face rouge épanouie !

Ça n'a l'air de rien ces jeux de l'enfance, tant ça tient à peu de chose ; et pourtant comme les heures s'enfuient rapides à ces simples amusements, et quelle santé tous ces enfants aspirent à pleins poumons, dans une pareille journée d'exercice, sous le bienfaisant soleil du bon Dieu !

Les bourgeons des peupliers et des trembles faisaient éclater leur enveloppe duveteuse ; les feuilles perçaient et se développaient ; les branches se couvraient de verdure et les arbres fruitiers de fleurs blanches ; les oiseaux, revenus des régions du midi, construisaient avec des cris de joie, sous ces ombres odorants, des nids nouveaux pour abriter leurs amours nouvelles ; les champsensemencés peu à peu se couvraient d'herbe fine, et sur la campagne ensoleillée se promenait le souffle fécondant de la nature en travail.

C'est alors que se réchauffaient les eaux de la rivière et que le poisson se remettait à mordre.

Près du pont rouge, tout à côté de la maison de M. Rambaud, Lucien donnait ses premiers coups de ligne. Alors que la rivière était encore gonflée par la crue des eaux du printemps, le goujon et la carpe abondaient dans le grand remous formé par le premier pilier, à l'entrée du pont.

A tour de bras, comme les enfants, Lucien lançait sa ligne qui sifflait avant de s'enfoncer dans l'eau ; et, les jambes écartées, serrant sa perche, la tête penchée, il attendait.

—Toc, toc, la ligne se raidissait avec deux petits coups secs.

—Ça c'est un "gardon," pensait Lucien.

—Toc, toc, répétait le goujon, que Lucien lançait à tour de bras sur la berge.

La pauvre poisson tressautait convulsivement, laissant sur

les cailloux quelques-unes de ses écailles argentées ; le petit pêcheur l'embrochait sans pitié sur une branchette coupée *ad hoc*, mettait un nouveau ver sur l'hameçon et rejetait sa ligne à l'eau. Quant le fil s'agitait avec une tension douce et régulière :

—C'est une carpe qui suce mon appât ! se disait Lucien.

Il laissait faire. Lorsqu'il sentait la traction devenir plus pesante, il donnait un bon coup, et tout son être tressaillait d'aise à la vue d'une grosse carpe rougeâtre qu'il sortait bruyamment de l'eau et qu'il envoyait tomber loin derrière lui, pour ne pas la manquer.

Du haut du pont, son bonnet bleu sur la tête, le brûle-gueule aux lèvres, le père Normand, le gardien, appuyé sur le garde-fou, souriait, tout en chauffant ses vieux membres au bon soleil de juin.

Mais les vraies parties de pêche se faisaient l'été, durant les vacances.

Alors, on partait trois ou quatre, la ligne sur l'épaule, et l'on remontait la rivière, courant les fossés, cherchant les bons trous, les endroits connus pour être poissonneux.

Lucien se rappelait bien le jour et l'endroit où il avait manqué son premier *achigan*.

C'était dans la grande fesse, vis-à-vis le champ de Joseph Nichol, dont la maison blanchie à la chaux se dressait en face, de l'autre côté de la rivière, avec son toit rouge et ses contrevents verts.

On était en août et le soleil dardait tous ses feux sur les champs jaunis. Assis sur une grosse pierre, au bord de l'eau, sous un orme gigantesque dont l'ombre se projetait jusqu'au milieu de la rivière, Lucien attendait patiemment, sa perche appuyée sur le genou gauche, que quelque poisson voulût bien mordre ; ce qui, ce jour-là, se faisait attendre. Lassé de regarder la ligne qui s'enfonçait immobile dans l'eau, profonde à cet endroit, il examinait avec curiosité tout un tableau qui se reflétait sur la surface calme de la rivière.

De l'autre côté, sur la rive opposée, une femme et deux

hommes, en retard dans la fenaison, chargeaient de foin une charrette. Comme ils se trouvaient sur le point culminant de la rive, et tout près du bord, les travailleurs, la voiture et le cheval étaient réfléchis dans l'eau. Seulement, les gens et l'animal s'y mouvaient la tête en bas, près d'un gros nuage blanc qui, du fond du ciel, se mirait aussi dans l'eau couleur d'acier bruni. A droite, une clôture dévalait sur la grève, suivant la pente abrupte de la berge, et, sur un pieu dont la base trempait dans l'eau, une corneille lissait ses plumes en poussant de temps à autre un rauque croassement; vers la gauche, une vache, la tête passée par-dessus la clôture du champ voisin, ruminait lentement et de ses grands yeux paisibles observait les travailleurs.

La chaleur du jour, le cri monotone et continu des cigales et des sauterelles qui chantaient à côté de lui, plongeait Lucien dans un engourdissement semblable à celui du sommeil. Il oubliait qu'il tenait une ligne entre ses mains, quand il fut soudain rappelé à la réalité par une brusque secousse qui fit tremper dans la rivière le petit bout de sa perche. Vivement il la raidit, et tout en voyant la ligne courir dans l'eau, il sentit qu'il y avait au bout quelque chose de lourd. Un bond le mit sur pied.

Le poisson était enferré et entraînait avec lui l'hameçon en tournant éperdument.

—Un achigan, et un gros ! se dit Lucien qui connaissait la manière vorace avec laquelle attaque ce poisson.

Il se mit à tirer de toutes ses forces en faisant quelques pas pour remonter la berge. Il entrevoyait sa proie dont le ventre brillait entre les cailloux du bord. Il lâcha sa perche et se mit à tirer sur la ligne. Déjà l'animal touche terre, lorsque, d'un vigoureux coup de queue, il casse l'empile, et, en deux sauts, se rejette à l'eau. Lucien se précipite pour le retenir, glisse sur une roche couverte de limon et tombe à plat ventre dans la rivière.

Comme il se relevait tout navré, penaud, la corneille s'envolait de l'autre rive en jetant un cri moqueur.

CHAPITRE II

EN VACANCES

Nous avons déjà dit que la quatrième fut pour Lucien la classe la plus ennuyeuse, la plus dure de tout son cours d'études. Aussi vit-il arriver le temps des vacances avec une satisfaction facile à comprendre. Avec sa paresse systématique, il avait su conserver assez de points dans ses compositions de l'année pour passer en troisième au mois de septembre.

Ce modeste succès suffisait à son ambition, et il n'envia nullement la gloriole de ses condisciples qui remportèrent les prix de thème et de version grecs.

Quoique le bulletin de fin d'année fût assez peu satisfaisant, M. Rambaud, qui avait promis un fusil à Lucien s'il travaillait bien, ne put s'empêcher d'écouter ce que lui disait son cœur de père, et, quand il alla chercher son fils au collège, il lui acheta l'arme que celui-ci convoitait depuis longtemps.

À peine arrivé à la maison, Lucien voulut essayer son fusil, malgré les protestations de sa pauvre mère, qui, les larmes aux yeux, reprochait à son mari de permettre à un enfant un jeu aussi dangereux.

—Bah ! un enfant ? repartit M. Rambaud, Lucien a seize ans ; sais-tu bien que c'est un homme à présent ?

Lucien se rengorgeait et regardait, enchanté, son père qui n'avait pas l'air moins heureux que lui. Autant pour rassurer sa femme que pour éviter un accident, M. Rambaud apprit à son fils la manière de se servir de son fusil, de façon à ne blesser ni lui-même ni ceux qui seraient avec lui.

A Saint-Omer habitait un cousin de Lucien, Paul Morel. D'un an moins âgé, Paul faisait aussi ses études à S. . et allait entrer en quatrième. C'était un gros garçon, rougeaud, blond, remuant, aimant le rire et le bruit ; quelquefois cepen-

ACHETEZ DIRECTEMENT

DE

SIMPSON, HALL, MILLER & CO.

1794 rue Notre-Dame

MANUFACTURIERS

D'Articles en Argent Massif

et en Argent Plaqué.

Poterie Artistique.

Riche Verrerie Polie.

Lampes de Salon et de Banquet en

Grande Variété.

CHAMBRE D'ETALAGE

1794 RUE NOTRE-DAME

MONTRÉAL.

A. J. WHIMBEY,

Gérant pour le Canada.

dant rêveur aussi. L'on comprend que Paul étant l'ami, le compagnon naturel de Lucien, il lui fallut bien, lui aussi, avoir un fusil cette année-là.

Par une journée torride de juillet, le sac à plomb et la poire à poudre en sautoir, le fusil crânement jeté sur l'épaule droite, nos deux héros se mirent en marche pour gagner un petit bois voisin. Ils faisaient résonner sur le trottoir les lourdes bottes qu'ils avaient cru devoir chausser pour la circonstance, et regardaient d'un air vainqueur les fillettes qu'ils rencontraient.

Bientôt ils arrivèrent en rase campagne, et, quoiqu'il fit une chaleur de quatre-vingt-dix degrés, ils allaient à grandes enjambées, soulevant la poussière du chemin sous laquelle disparut en un moment le vernis de leurs belles bottes de chasse.

Les foins mûrs jaunissaient à perte de vue dans la plaine, et on aurait cru que les champs allaient flamber au feu du soleil.

A cette époque de l'année le gibier est plus que rare ; aussi nos deux chasseurs ne se firent-ils aucun scrupule de tirer sur les pauvres oisillons qui, posés innocemment sur les clôtures ou sur quelque épis de blé, eurent le malheur de se trouver à portée de fusil.

A l'entrée du bouquet de bois, isolé comme un îlot au milieu d'une mer de champs, Lucien dit sérieusement à Paul :

—Si nous allons rencontrer un ours ?..

—Mais, fit Paul d'un air décidé, n'avons-nous pas nos fusils ?

—Et tu crois pouvoir tuer un ours avec du petit plomb ?..

—Ah ! c'est vrai !..

—Eh bien ! j'ai prévu le cas, moi ! Tiens, fit Lucien, en sortant de sa poche deux balles de calibre. Si nous en voyons un, je glisse une balle dans mon fusil, et l'ours n'a qu'à bien se tenir !..

Ils entrèrent dans le bocage à la recherche de quelque aventure terrible, rêvant d'un formidable massacre de bêtes fauves.

Le soir, couverts de poussière et de sueurs, traînant le pied, ils revenaient au logis avec une demi douzaine de tout petits oiseaux, plus un malheureux écureuil, qu'ils tirèrent triomphalement de leurs poches, comme preuve de leur adresse. Ce carnage avait bien exigé vingt coups de fusil.

M. Rambaud leur reprocha de tirer ainsi de pauvres petits êtres qui ont leur utilité en débarrassant les champs d'insectes nuisibles, et qui n'ont pas été faits pour la nourriture de l'homme.—Autant de nids déserts qui ne retentiraient plus des joyeux chants que modulaient naguère encore ces gosiers délicats maintenant éteints par la mort.

Les deux cousins eurent honte de leur cruauté et décidèrent qu'en attendant l'arrivée des alouettes de grève, aux premiers jours d'août, ils tireraient à la cible.

Et pendant plusieurs jours les champs qui avoisinaient le village retentirent d'une fusillade des mieux nourries.

L'exercice du fusil ne devait pourtant pas absorber tout leur temps.

Entre autres enfants que les vacances avaient amenés à Saint-Omer, se trouvait une cousine de Lucien et de Paul et dont les parents habitaient la ville. Madame Morel avait invité sa nièce, Alphonsine Ménard, à venir passer quelque temps chez elle.

Agée de treize ans, Alphonsine était blonde, toute mignonne, avec de grands yeux bleus déjà rêveurs. Elle avait, avec ses robes courtes et ses jambes encore grêles, cette gaucherie qui n'est pas sans charme chez les fillettes et les fait ressembler aux jeunes oiseaux à qui les plumes viennent de pousser. Sa voix, qui n'était pas encore faite, avait parfois des inflexions rudes comme celle des garçons. Mais en dépit de ces imperfections—qui, du reste, allaient bientôt disparaître,—la délicatesse de ses traits, la gentillesse de ses manières, ses câlineries, une étincelle qui scintillait parfois dans son œil bleu profond, laissaient déjà percer la femme qui avant longtemps aimerait.

Paul avait une sœur, Juliette, son aînée de deux ans, et qui en comptait seize. Comme sa cousine elle était blonde, mais grassouillette et potelée déjà comme une caille bien à point. Douce et franche était sa figure, avec des lèvres un peu fortes, mais appétissantes, comme cerises de France.

Naturellement, les deux jeunes filles étaient inséparables, et du matin au soir on les voyait se promener, les bras entrelacés, du parterre au jardin, et, le soir, sur le large trottoir qui avoisine l'église. Très souvent, durant la journée, Juliette et Alphonsine se rencontraient avec Lucien et Paul ; mais les jeux bruyants de ces messieurs qui avaient presque toujours, entre les mains fusils, pistolets, poudre et balles, effrayaient les deux jeunes filles qui se saavaient en jetant des cris d'oiseaux effarouchés, quand l'un des deux cousins faisait mine de les coucher en joue.

Car c'était la manière de ces gamins de se venger des airs mystérieux qu'avaient habituellement ces demoiselles, de leurs confidences échangées à voix basse, de leurs chuchotements, de leurs éclats de rire à tout propos.

Un jour qu'Alphonsine lui avait gentiment ri au nez, en passant près de lui avec Juliette, Lucien lui cria en courant après elle :

—Ah ! tu te moques de moi ! Eh bien, je vais t'embrasser.

Et il poursuivit Alphonsine qui s'enfuit, criant, tandis que Juliette entraînait sa cousine en riant à tue-tête, et faisant un grand froufrou de soie avec sa robe longue qui s'embarrassait autour de ses pieds.

Lucien n'eut pas de peine à rejoindre son espiègle cousine qui, se cachant la figure dans les deux mains, reçut un gros baiser dans le cou.

A partir de ce jour-là, il y eut entre eux plus de contrainte que par le passé. Ce baiser, appliqué par Lucien, tout comme il aurait donné une poussée amicale à un camarade, l'avait laissé penaud, après qu'il eut senti ses lèvres effleurer le cou tiède et parfumé de sa cousine, tandis que celle-ci, sous

l'étreinte et le baiser de Lucien, avait tressailli par tout son être d'un frisson étrange.

Aussi, quoique se recherchant plus que par le passé, se sentaient-ils embarrassés, maintenant, quand ils se trouvaient en présence ; et, souvent, lorsqu'ils cueillaient des fruits dans le verger où le soleil, qui tombait d'aplomb sur les arbres immobiles, mûrissait les cerises et les prunes, leurs mains venant à se toucher, le sang affluait aux joues des deux enfants, qui allaient cesser de l'être.

Ces jours-là, il leur semblait que le chant des oiseaux était plus doux et que les bouffées de brise qui passaient à travers le jardin étaient plus chaudes et plus embaumées. En même temps, des voix inconnues jusqu'alors murmuraient en eux des mélodies indécises qui les plongeaient dans une langueur et une tristesse pour eux indéfinissables.

C'est que leur enfance insoucieuse prenait fin et que pour eux commençait l'adolescence avec le pressentiment des joies troublées, des amertumes de la vie.

On commence toujours par aimer sa cousine, a dit quelqu'un bien longtemps avant moi. Alphonsine et Lucien s'aimaient donc d'un amour encore enfantin, il est vrai, et qui s'ignorait presque lui-même ; mais enfin ils sentaient qu'un grand travail se faisait en eux, et tout un monde nouveau, immense, rayonnant de charmantes chimères, s'ouvrait à leur pensée dans une lointaine perspective.

Mais, comme depuis l'enfance jusqu'aux derniers jours de la vieillesse, l'homme ne saurait goûter un plaisir pur, Lucien sentit aussitôt la dent venimeuse de la jalousie le mordre au cœur.

Un jour, Paul Morel arriva chez M. Rambaud avec un portefeuille que lui avait cédé Alphonsine, en échange d'un canif qu'il lui avait donné.

Plus jeune d'un an que Lucien, Paul n'éprouvait que de l'amitié pour sa cousine et lui préférait certes de beaucoup son beau fusil tout flamboyant. Alphonsine n'était pour lui qu'une sœur, qu'un camarade de jeu.

Apparemment pourtant que Lucien n'en jugeait pas ainsi ; car, en apercevant le portefeuille qu'il avait souvent remarqué aux mains de sa cousine, il s'écria :

— Oh ! donne-le moi ? Veux-tu ?

— Non, fit Paul, qui avait longtemps convoité l'objet, parce qu'il le trouvait gentil.

— Tu ne veux pas ? . . . fit Lucien dont l'œil brilla de colère.

— Non, non !

Lucien, pour lui enlever le portefeuille, s'élança sur Paul.

Celui-ci poussé brusquement en arrière, tomba dans une tranchée profonde de cinq à six pieds, et qui avait autrefois servi de puits à un moulin. Heureusement qu'il y avait au fond un lit de branches sèches et de terre molle que l'on y jetait tous les ans pour combler peu à peu l'excavation, et que la chute de Paul en fut amortie.

Il n'en sortit pas moins un peu meurtri mais beaucoup sali, et s'en alla furieux chez son père. Les deux cousins furent huit jours sans se voir, Paul, irrité, ne voulant plus parler à Lucien et celui-ci, tout honteux, n'osant pas se montrer chez M. Morel.

Les parents s'aperçurent bien de leur bouderie, mais se gardèrent d'intervenir, et leur laissèrent le soin de régler à l'amiable une querelle dont ils étaient loin du reste de soupçonner la cause.

Vers la fin d'août, Alphonsine Ménard dut retourner à la ville. Pendant les deux jours qui précédèrent le départ de sa cousine, Lucien devint tout mélancolique et parut dégringoler dans un abîme de réflexions. Quand il se trouvait seul, il tirait de sa poche un crayon, avec un chiffon de papier, et, le front soucieux, l'air profondément absorbé, il griffonnait quelques lignes, jamais plus de quatre, qu'il raturait sans cesse.

Enfin, le jour où elle devait quitter Saint-Omer, Lucien, se trouvant un moment seul avec Alphonsine, lui glissa dans la main une petite enveloppe contenant une feuille de papier à

billet, à tranche dorée — c'était alors d'usage — sur laquelle il avait écrit de sa plus belle main le quatrain suivant :

“ Tu vas partir, chère Alphonsine,
 Pour le convent ;
 A ton cousin, chère cousine,
 Pense souvent. ” (1)

Tel fut le premier et bien modeste fruit qui naquit du commerce de Lucien avec la Muse.

Alphonsine rougit jusqu'au front, et cacha l'innocent papier dans la petite poche de son tablier. Elle partit le lendemain.

Lucien s'ennuya bien d'abord de ne plus la voir chaque jour ; mais les plaisirs excitants de la chasse aux alouettes dissipèrent bientôt ses regrets, et remplirent bruyamment les dernières journées de cette vacance.

Tant à cet âge les impressions sont aussi promptes à s'effacer qu'à naître !

JOSEPH MARMETTE.

(1) Ces vers de haute envolée ne sont pas de moi. Ils appartiennent, en légitime propriété, à un grand poète contemporain. S'il les réclame pour siens publiquement, je les lui abandonne volontiers. Mais, vrai, je ne crois pas qu'il l'ose !

J. M.

(à suivre)



LE CAPITAINE CHARTRAND

Photographie de Query Frères

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

La situation politique et militaire de l'Europe s'est bien modifiée depuis quelques mois. La mort a enlevé plusieurs grands chefs et leur successeurs sont arrivés avec certaines idées, qui ont quelque peu donné une orientation nouvelle à la direction générale des affaires.

Un court examen nous permet de nous rendre compte facilement de l'état actuel des puissances européennes, dans leurs rapports mutuels. Nous voyons que l'Europe est pour ainsi dire séparée en deux camps : d'une part, la Triple-Alliance comprenant l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, et de l'autre part, la France et la Russie. L'Angleterre est, dans ce concert militaire et diplomatique, l'instrument difficile à caser, mais la mort du czar de Russie a aplani certaines difficultés, et avant d'entrer dans quelques détails sur la probabilité d'une évolution dans la politique européenne de la Grande-Bretagne, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur la situation actuelle des principaux pays de l'Europe. Négligeons les Etats d'importance secondaire pour ne voir que ceux qui dirigent la marche générale dans le grand mouvement diplomatique d'ensemble.



Guillaume II, le jeune empereur d'Allemagne, est sans contredit l'âme de la Triple-Alliance. François-Joseph et Humbert ne sont pour ainsi dire que deux généraux en chef d'armée sous ses ordres supérieurs.

En étudiant un moment le caractère et les actes du sou-

verain allemand, nous pouvons de suite nous rendre compte de l'esprit général de la Triple-Alliance. Guillaume II est un jeune homme d'une trentaine d'années, très intelligent, très autoritaire, un peu mystique, fantasque à ses heures, mais toujours maître de lui, sous des apparences de casseur de vitre. Il a fallu à cet homme une terrible énergie pour lancer par-dessus bord, dès son avènement, ce puissant et formidable Bismark, qui avait mené son grand-père par le bout du nez. Imbu de son autorité sans recours, moderne dans ses aspirations, il faisait de suite couler un sang jeune et vigoureux dans toutes les veines de sa vaste organisation civile et militaire. Il flanquait à la retraite tous ses vieux généraux, écrasés de gloire et d'années, et les remplaçait par des hommes nouveaux. Les anciens diplomates eurent le même sort aussi que la plupart des grands politiques du pays. Doué d'une activité quelque peu malade, il parcourait rapidement tout son territoire, se montrait partout, discourait beaucoup et enfin, à ses débuts, il apparaissait sur la grande scène du monde comme un enfant terrible, inspirant à tous une crainte pleine de malaise et d'inquiétude.

Je soupçonne fort cet empereur d'être un acteur parfait, car, partout où il commettait soi-disant des gaffes énormes, il savait aussitôt rattrapper ses paroles au vol, avec une souplesse merveilleuse.

D'abord agressif vis-à-vis de la France, il ne laissait par la suite échapper aucune occasion de lui faire de petites risettes aimables. Ainsi, quand Jules Simon alla à Berlin, à un congrès international, il le faisait asseoir à sa droite au banquet et ne cessait de causer avec lui pendant tout le repas. Aux grandes manœuvres militaires, il recherchait la société des généraux français et entraînait en discussion technique avec eux. On se rappelle l'incident du général Le Mouton de Boisdeffre, qui, dans une discussion, avait émis des idées contraires à celles soutenues par l'empereur. Guillaume II, piqué au vif, prit la peine de faire une longue étude écrite de sa main, pour défendre sa thèse et l'adressait

personnellement, sous seing-privé, au général français. Ces petites attentions ont une grande portée de la part d'un souverain. Puis l'empereur, à chaque occasion favorable, ne cessait de remarquer d'une façon flatteuse l'ambassadeur de France, à Berlin.

Tout dernièrement, à l'occasion de l'assassinat du président Carnot, il écrivait une lettre autographe à madame Carnot, lui faisant part de sa douleur personnelle et de celle de sa femme et de ses enfants, en priant Dieu de lui donner la force et le courage de supporter le terrible malheur qui venait de la frapper. Tout cela ajouté à d'autres faits, tels que la libération des deux officiers français détenus dans une forteresse allemande pour espionnage, l'envoi d'une magnifique couronne aux obsèques de MacMahon, tout cela, dis-je, dénote chez Guillaume, je ne dirai pas une certaine amitié pour la France, mais à coup sûr une grande courtoisie.

L'empereur d'Allemagne est trop intelligent pour désirer la guerre, car il a tout à y perdre et rien à y gagner, si ce n'est peut-être un peu de gloriole personnelle. Héritier d'un royaume immense, conquis en partie et réuni sous son sceptre par son grand-père Guillaume I, il aurait grandement tort de risquer cet héritage dans une guerre hasardeuse, où les probabilités de succès sont bien minimes. Son caractère, quelque peu fantasque, comme je l'ai dit plus haut, nous porte à croire qu'il est capable de faire un jour un coup de tête, et de dire brusquement à la France : — " Au commencement du siècle, vous nous avez battu à plate couture ; en 1870, nous avons pris notre revanche. Nous sommes quittes ; mais vous avez l'air grognon, quelle est donc la cause de votre mauvaise humeur ? l'Alsace-Lorraine ? Oui, et bien pour en finir, faisons un plébiscite, et si la majorité décide en votre faveur, vous la prendrez, sinon, je la garde. Ça vous va, alors faites une petite risette et soyez donc de meilleure humeur."

Je ne sais comment telle proposition serait reçue des deux

côtés du Rhin, mais, il n'en est pas moins vrai qu'elle est dans l'ordre des choses possibles.

Toutes ces considérations examinées, nous sommes en droit de croire que le feu ne sera pas mis aux poudres européennes par l'empereur allemand, par là même, par la Triple-Alliance.

* * *

Voyons maintenant la France et la Russie. L'assassinat du président Carnot a fait naître un sentiment de sympathie universelle pour la France. Les français, qui sont très accessibles aux bonnes attentions, ont été touchés de ces manifestations générales et leur aigreur légitime, à l'égard de l'Allemagne principalement, s'est quelque peu adoucie.

Mais voilà qu'en ce pays, un événement important vient de frapper de stupeur le monde entier : le président Casimir-Perrier a subitement donné sa démission à la suite de la chute du cabinet Dupuy.

Les causes de cette démarche inattendue de M. Casimir-Perrier remontent à son avènement même à la présidence de la République. Il avait alors pour concurrent sérieux M. Henri Brisson, républicain probe et désintéressé, mais s'appuyant un peu trop sur les gauches radicales. M. Burdeau remplaçait M. Casimir-Perrier au fauteuil présidentiel de la chambre des députés, mais à sa mort, arrivée dernièrement, M. Brisson était élu à sa place, et réélu de nouveau, à une forte majorité, à l'ouverture de la session de janvier.

M. Casimir-Perrier, ami intime de M. Burdeau, vit un échec personnel dans le succès de M. Brisson, comme une désapprobation de ses actes dans ses fonctions de premier magistrat du pays. La chute du cabinet Dupuy, qui suivit de près l'élection de M. Brisson, mit le comble à sa mauvaise humeur et dans une lettre un peu raide il adressait séance tenante sa démission au Sénat et à la Chambre.

Cet acte de M. Casimir-Perrier est diversement commenté par la presse française et étrangère. La note dominante paraît être l'appréciation que M. Casimir-Perrier a déserté son poste au moment du combat.

Chatouilleux à l'extrême, enfant gâté de la fortune, héritier d'un grand nom historique, très instruit et très intelligent, il n'a eu qu'à se laisser faire pour arriver à tous les honneurs. Il a beaucoup désappointé tous ses amis et les autres par sa pétulance presque enfantine en jetant ainsi sa démission à la face du pays, sous un prétexte passablement grave cependant, quoique futile pour un homme dans sa situation. Il a agi comme un capitaine, qui passerait à un autre le commandement de sa compagnie au moment d'aller au feu.

Voilà en substance, l'appréciation générale que formule l'opinion publique universelle.

Elle semble justifiée à première vue, mais l'événement est encore trop près de nous et le télégraphe nous joue trop souvent de mauvais tours, pour que nous puissions nous prononcer en toute connaissance de cause.

M. Félix Faure, vient d'être élu président par le Congrès des Chambres réunies à Versailles. Cette nomination a pris tout le monde par surprise. C'est un *outsider* qui passe entre MM. Brisson et Waldeck-Rousseau.

* * *

M. Faure est un grand armateur et a été autrefois ministre de la marine. C'est un homme politique remarquable, mais qui n'a pas toute l'ampleur qu'on désirerait chez un président d'une république européenne. Ses deux concurrents étaient plus en vue et plus dans la note pour la situation de premier magistrat de France. Mais l'un représentait des idées extrêmes vers la gauche un peu inquiétantes et l'autre avait des attaches trop marquées avec l'opportunisme. Un troisième survient et gagne la bataille. Voilà encore la note générale qui se dégage de toutes les dépêches.

Quoiqu'il en soit, soyons sans inquiétude sur le sort de notre chère France. Ce sont là secousses inévitables et caprices passagers du régime parlementaire, qui, comme toute institution humaine, est sujet à des faiblesses.

Pour nous canadiens, nous voyons en France un nouveau président, qui arrive au pouvoir sans efforts ni heurts et qui saura bien tenir dans sa main ferme la direction des affaires françaises comme ses prédécesseurs l'avaient fait jusqu'à ce jour.



D'un autre côté, avec sa largeur de vues et sa haute intelligence, le Souverain Pontife, Léon XIII, pénétré de la puissance de sa mission divine, a été le plus grand conciliateur des français sur le terrain religieux.

Nous voyons donc par ce qui précède que la paix intérieure en France, sans être parfaite, est presque un fait accompli.

Mais quelles seraient alors les aspirations extérieures de notre ancienne mère-patrie ?

Il est évident qu'elle a encore sur le cœur sa terrible défaite de 1870, et que cette blessure, toujours cuisante, est cruellement avivée par le morcellement de son cher territoire. Si on consultait le peuple à ce propos, il lâcherait certainement, le cultivateur, sa charrue, et l'ouvrier, son outil, pour prendre un bon fusil. Mais une république n'est pas une royauté autocratique ; elle ne peut déclarer la guerre sans la majorité des deux chambres réunies. Et vous pensez bien que les chambres françaises ne sont pas pour partir en guerre sans motifs légitimes. Ici, encore, comme en Allemagne, nous ne voyons aucun signe de danger de mise de feu.



En Russie, la mort du czar Alexandre III, a amené un nouveau facteur dans le problème européen. Nicolas, son

fil, est un prince doux et timide, qui est resté comme frappé de stupeur à la vue de l'immense tâche, qui lui incombait à la mort de son père. Mais, heureusement pour lui, qu'il avait à ses côtés son oncle, le prince de Galles, qui l'a soutenu et encouragé. L'entrée en scène du prince héritier anglais dans le monde politique russe a été un vrai coup de théâtre. L'Europe toute entière avait les yeux tournés vers Livadia et Moscou, et les oreilles attentives de ce côté.

L'éventualité d'une entente anglo-russe a pris de suite une importance primordiale, quoique, jusqu'à cette époque, russes et anglais fussent comme chiens et chats.

Et la France, qu'en faisons-nous dans tout cela ?

Mon opinion, que j'ai déjà émise, il y a plus de cinq ans, dans plusieurs journaux français et canadiens, et notamment dans la *Patrie*, à l'époque où personne ne paraissait s'occuper de pareille alliance, mon opinion, dis-je, est que bientôt nous serons témoins d'une alliance entre la France, l'Angleterre et la Russie. C'est aussi fatal, aussi humain et aussi pratique que l'amalgamation de deux compagnies rivales de chemins de fer ou de navigation, ou bien encore de simples compagnies de gaz d'éclairage ou d'électricité. Après s'être longtemps battues aux dépens de leurs propres deniers, après s'être affichées en spectacle à la galerie, qui rit d'eux et compte les coups, ces mêmes compagnies finissent un jour par se dire : " Mais nous sommes bien bêtes de nous manger les sangs pour faire rire les autres, unissons-nous, et à notre tour maintenant de taper sur le public et de rire à ses dépens."

Il en est absolument de même avec les peuples. Quand ils en ont assez de se cogner mutuellement, ils se donnent la main.

Mais, dira-t-on, la haine traditionnelle du français et de l'anglais, et les rivalités irritantes des russes et des anglais, qu'en faites-vous donc dans tout ceci ?

Je me suis déjà prononcé vingt fois à ce sujet, dans des journaux et des livres. En politique, comme en affaires, il

n'y a que les intérêts qui priment, les sentiments viennent en dernier lieu.

Ainsi, je déteste un marchand, est-ce une raison de ne pas acheter sa marchandise, qui me convient? Ce serait absurde.

De cette *Triple-Alliance Extérieure*, nom que je lui ai donnée autrefois par opposition à la Triple-Alliance Centrale, doit fatalement naître une ère de paix et de tranquillité en Europe.

Si la France, la Russie et l'Angleterre s'unissent, qui oserait lever un doigt en Europe sans leur permission? Ils ont la force et l'argent, avec ces deux puissances on fait la loi à tous en politique.

La France et l'Angleterre se tailleraient de magnifiques colonies en Afrique, et la Russie s'accommoderait de l'Asie entière, sauf les parties qui appartiennent déjà à ses alliées. Et quand les associés viendraient à se quereller dans le partage des dépouilles, comme cela arrive presque toujours entre toutes parties contractantes, et bien, ils recommenceraient à se cogner mutuellement.

Mais, en attendant cette perspective, notre génération aura disparue. car j'espère bien que la France, l'Angleterre et la Russie seront assez sensées pour conclure un traité qui dure-a au moins trente ans.

De cette causerie nous pouvons tirer les conclusions suivantes : L'Europe est en ce moment toute à la paix.



En Asie, nous avons deux peuples qui se battent, ou plutôt un peuple qui bat l'autre, sans savoir au juste pourquoi.

La Corée n'a été qu'un prétexte pour le Japon de tomber sur la Chine. Le Japon est moderne et son armée est dressée à l'européenne.

Des missions militaires françaises, anglaises et allemandes ont à tour de rôle façonné l'organisation militaire de ce pays

à l'image des armées européennes. Le Japon est vaniteux, et il a voulu essayer son outil nouveau. De là à trouver un prétexte, il n'y a qu'un pas à faire. La Corée est proche et le prétexte était tout trouvé.

Les chinois n'ont pas seulement l'embryon d'une organisation militaire. Leurs soldats sont des bandes nombreuses, sans cohésion, sans discipline et sans chefs. Mais la Chine a 380,000,000 d'habitants et le Japon n'en a que 38,000,000. Dix contre un. Si la guerre continuait en amenant chez les chinois un réveil énergique et un groupement sérieux de leurs masses, le Japon succomberait fatalement. Mais les chinois dorment toujours et les japonais sont agressifs à l'extrême. Je ne sais comment tout cela se terminera, et à vrai dire, ça doit nous préoccuper que médiocrement.



Ici, en Amérique, nous avons le Brésil qui s'agite encore. D'ailleurs, le Brésil s'agite toujours. Tout ce qui nous arrive de ce pays est tellement contradictoire, qu'il est impossible pour nous d'en débrouiller le pour et le contre.

Aux Etats-Unis, on se bat dans des élections partielles. La ville de New-York, qui est comme le pouls national de la grande république voisine, vient de terrasser les démocrates. Cette défaite est peut-être un indice de la victoire future des républicains. L'avenir seul pourra nous donner une solution exacte.

Nous voyons encore à nos portes un pauvre petit peuple qui se débat dans la misère et dans les tracasseries financières et politiques.

J'ai beaucoup de sympathie pour le peuple de Terre-neuve. C'est un *plucky* petit peuple. Il se défend en beau diable contre les éléments et contre toutes les questions politiques qui le ruinent.

Aussi, comme il a été maltraité par ses ancêtres, ce pauvre

peuple. De quel droit nos pères ont-ils pu ainsi lier l'avenir d'un peuple par des traités aussi draconiens que ceux que subit en ce moment Terre-neuve ! Cette malheureuse île, qui tire sa subsistance en grande partie de la mer, n'a pas même le droit de station et de pêche sur la majeure partie de ses côtes. Ce sont des étrangers au pays qui y viennent leur ôter le pain de la bouche.

Je trouve souverainement injustes les traités politiques éternels. Rien n'est éternel ici-bas, et les traités politiques, comme les traités commerciaux, ne devraient pas être conclus pour une période de plus de trente ans.

Ainsi, figurez-vous que nos pères auraient engagé notre avenir et l'avenir de nos petits enfants, en nous forçant par testament à suivre telle ou telle profession à l'exclusion de toute autre ; où bien qu'ils auraient donné à des étrangers la possession perpétuelle d'une chambre de notre maison, ou encore qu'ils auraient légué à perpétuité aux chinois, par exemple, la libre pratique exclusive du quai Victoria, à Montréal, ou de la terrasse Dufferin, à Québec. Cela vous semblerait absurde à l'extrême, n'est-ce pas ? Et bien, Terre-neuve se trouve, en ce moment, dans une situation analogue. Ce sont des étrangers qui viennent lui arracher ses biens en vertu de traités datant de près de deux siècles.

Je comprends très bien que les bénéficiaires de ces traités, profitent de leurs droits et les fassent valoir, mais je ne puis m'empêcher de plaindre le peuple de Terre-neuve, et de trouver injustes les conventions dont il est la victime. Si j'étais le gouvernement canadien, j'ouvrerais mes bras à Terre-neuve et je lui dirais : " Viens à moi, mon pauvre ami, il y a de la place pour toi dans le grand *Dominion* du Canada.

* * *

En résumant cette déjà longue causerie, nous voyons que l'Europe est à la paix en ce moment. Difficile de trop s'y

fièr cependant, car la guerre, comme vous le savez, suit de bien près la paix, et elle éclate souvent comme un coup de tonnerre dans un ciel pur.

Quoiqu'il en soit, notre tâche est remplie pour aujourd'hui, et le mois prochain, nous examinerons l'horizon étranger, et si nous y voyons poindre quelque nuage menaçant, nous l'observerons ensemble.

CH. DES ÉCORRES.

LE MÉCANISME PHOTOGRAPHIQUE DE L'ŒIL

De tous les phénomènes tangibles et matériels qui nous environnent, la vision est certainement le plus admirable mystère. Elle est la suprême expression de l'existence, de la volonté, du jugement. Quand Dieu examina l'œuvre de la création, "il vit que c'était bon." L'œil est l'organe le plus rapproché du cerveau, selon notre faible entendement le siège de l'âme, afin qu'il lui transmette plus sûrement et plus promptement les impressions de l'extérieur et qu'il reçoive ses premiers ordres.

Je n'ai pas l'intention de toucher au côté psychologique de ce merveilleux instrument, qui transforme les sensations matérielles en impressions métaphysiques. Quel est l'alambic extraordinaire qui dissout les éléments jusqu'à l'immatérialité et qui donne de l'incorporalité aux substances ? Quel est le point de contact entre le principe organique, la matière, qui, par sa nature même, repousse essentiellement l'idéalisme métaphysique, et ce concept impalpable, impondérable, invisible, insaisissable, tout d'esprit, qui est l'antithèse même de l'existence physique : l'âme humaine ?

Non: voyons bien ce qui se passe sur une des surfaces de l'appareil visuel; mais que s'opère-t-il à l'intérieur ?

Du côté cosmique de l'œil, rien que des images sensibles; du côté éthique, rien que des sensations mentales, de l'abstraction et du spiritualisme, sans aucun intermédiaire apparent de transition.

Mais, comme il ne nous sera jamais donné de voir opérer les vibrations du nerf optique sur le sensorium, tenons-nous en à l'hémisphère que nos sens peuvent explorer. Il y a, là, encore bien des choses intéressantes à étudier. La plus actuelle est la rétention des impressions extérieures sur la rétine. C'est la presse américaine qui vient de la remettre à l'ordre du jour à propos du meurtre de Lakewood.



M. ARTHUR DANSEREAU

Photographie de Quéry, frères.

En examinant le cadavre de madame Shearman, le Coroner a prétendu découvrir dans les yeux de la victime l'image de l'assassin. De là, grand émoi parmi la foule ; car, on le sait, les masses sont, par une vieille tradition populaire répandue un peu partout, prédisposées à croire que le portrait du meurtrier peut rester photographié dans la prunelle du mort.

Quoiqu'en disent quelques médecins américains, et surtout le surintendant de la police de New-York, qui s'en moque, cette singulière notion repose sur une base scientifique sérieuse. Le docteur Henry P. Loomis tranche, dans son sens, la question carrément, en déclarant qu'une fois mortes les cellules de la rétine ne peuvent rien retenir. Le docteur Lusk est un peu plus sur ses gardes. Il ne nie pas la persistance de l'image après la mort ; mais il prétend que la rétine est composée d'un réseau de fibres fort délicates, qui s'affaissent avec l'écoulement de la vie et qui, par conséquent, déformeraient toute image.

Ce ne sont pas pourtant les données que les observations scientifiques nous transmettent ; et la démonstration de la vision photographiée est si simple qu'il n'est pas nécessaire d'être médecin pour la discuter. De fait, les connaissances anatomiques n'y entrent pour presque rien, puisqu'il s'agit d'un phénomène purement physique inaccessible à la pathologie ; et l'on ne fait que de constater la composition des matières contribuant à transmettre les images au cerveau. L'œil est peut-être le seul organe dont la constitution ait été inconsciemment imitée avant qu'on en eut pénétré le secret. La daguerotypie fut inventée antérieurement à la découverte du fait que l'œil est un système photographique complet.

L'œil a les mêmes pièces de montage que la chambre noire du photographe. L'iris de l'un et le diaphragme annulaire de l'autre ont, tous deux, l'identique mission de contrôler l'étendue du champ dans un cas, pour la pupille, et, dans l'autre, pour l'ouverture variable de l'instrument. Les pouvoirs réfringents du cristallin dans l'œil ou de la lentille convergente dans la camera sont également similaires. Les modèles, réduits à la même échelle diminutive, se réfractent d'une manière analogue pour concourir à un point correspondant : la couche sensible de la rétine ou

la couche sensible de la plaque. Seulement, la rétine n'est ni un corps solide, ni même une pellicule ; elle n'est que la réunion d'une foule de fibres qui composent, par leur ensemble, le nerf optique. Tous ces petits tendons vibrent à leur manière et transmettent au cerveau les impressions de passage. Mais s'ils étaient seuls à recevoir ces manifestations du dehors, ils communiqueraient au cerveau un message fort infidèle ; car, comme ils n'offrent pas une surface unie en vertu de leur superposition, ils enverraient au centre oval une image tout à fait rugueuse et bistournée. C'est ici qu'un autre médecin américain, cité par le *Sun* de New-York, semble, tout en acceptant la possibilité de l'impression persistante d'un objet après la mort, ignorer le rôle, car il en sait l'existence, d'un autre élément découvert par Boll et qui porte son nom : *Pourpre rétinien de Boll*. Cette matière, dont les auteurs de médecine ne parlent que depuis peu, est un enduit répandu sur la rétine, c'est, véritablement, une peinture qui recouvre le réseau terminal du nerf optique et qui en calandre la surface, de même qu'elle peut obvier aux affaissements des tissus. On l'appelle *pourpre*, parcequ'elle est de couleur rouge.

Le pourpre joue sur la rétine le rôle de la gelatine bromurée sur le verre photographique ; c'est-à-dire qu'il est d'une sensibilité extrême et qu'il prend instantanément les images venant de l'extérieur. Si le rayon n'avait pas un endroit où se fixer au fond de l'œil, le cerveau n'aurait pas le temps de saisir l'impression qu'on lui transmet. Ce serait une succession de scintillations, de brasillements qui réduiraient tous les spectacles à un jeu d'aurores boréales ou de feux follets. C'est comme si l'or faisait vibrer constamment un fil ou une lame ; nous n'aurions pas le temps de les distinguer

Donc, il est nécessaire pour la vision que l'image soit reçue temporairement par un organe. Il y a, par conséquent, ce fait indéniable qu'une image s'imprime sur la rétine. Je ne peux pas comprendre à quoi se rattache le docteur Loomis lorsqu'il dit que l'image dans une rétine vivante est simplement *une réflexion, une chose intangible, qui disparaît quand la lumière ou l'objet s'en vont.*

L'image est une chose tellement tangible qu'on peut maintenant produire des rétines factices en recueillant ce pourpre des yeux de l'animal. Il va sans dire qu'on ne l'extrait pas plus à la lumière du jour qu'on ne lave la plaque photographiée en plein soleil. Il faut travailler le pourpre rétinien dans une chambre noire à la lumière du rhodium. Quand on l'étend, dans ces conditions, sur une feuille quelconque, on a, dans cette lamelle, une plaque sensibilisée, qui joue le même rôle que les verres photographiques. C'est-à-dire que ce papier empourpré, si on le présente subitement à une fenêtre prend l'empreinte du paysage en face. Seulement, et voilà où le parallèle se continue d'une manière admirable entre le travail de l'œil et celui de la Camera ; si vous laissez à l'air le verre photographié avant d'y avoir fixé le dessin par l'acide pyrogallique, ce dessin disparaîtra. De même, si vous laissez à l'air le pourpre rétinien avant de l'avoir lavé avec une solution d'alun, l'image s'en ira pour céder le pas à une autre.

Cette expérience prouve au-delà de tout doute que les objets, loin de produire dans l'œil une *réflexion intangible*, y impriment, au contraire, des traits positifs. En voulez-vous une preuve sur vous-mêmes ? Fixez pendant quelques minutes un point noir ou colorié ; puis, portez vos regards sur un écran ; vous continuerez à y voir l'objet observé, parce que vous l'aviez imprimé sur votre rétine plus profondément que les objets ordinaires, qui ne restent que le temps voulu. Comment, lorsqu'un flambeau est agité circulairement, pourrions-nous y voir un rond de feu, si chaque point de rotation ne s'imprimait pas dans l'œil ?

La promptitude du pourpre à enregistrer l'image d'un objet, puis à la perdre lorsqu'elle reste à la lumière, est la base de la vision. En effet, si l'image demeurait plus longtemps, nous ne pourrions pas passer au sujet suivant et y voir autre chose. C'est la synthèse du mouvement. Il faut qu'une impression s'en aille promptement pour faire place à une autre. Dans la vie, ce régime est indispensable. Dans la mort, c'est la fixité qui s'impose ; et il y a, à cette phase, des règles à observer. Pour constater quelle est la dernière impression restée sur la rétine d'un défunt, il

faut avoir le soin d'ouvrir l'œil dans une chambre noire et à la lumière du rhodium, comme on le fait pour les verres de photographie. Du reste, ce point n'est plus à prouver, il a été établi par des expériences indiscutables.

Mais, il ne faut pas oublier que tous les meurtres ne se commettent pas de la même manière. L'image de l'assassin ne se trouvera pas dans l'œil de la victime, si celle-ci a été assaillie par l'arrière, ou, si après avoir reconnu son bourreau, elle n'a pas immédiatement fermé les yeux. Il n'est pas à présumer qu'une personne assaillie aura la présence d'esprit ou la lâcheté de baisser immédiatement la paupière. Si elle a le temps de se défendre, elle résistera ; et il peut se faire que, dans la lutte, ou même dans les efforts suprêmes de l'agonie, le dernier objet qu'elle verra ne soit pas l'assassin.

Mais, cette découverte scientifique comporte d'autres points de vue plus consolants et plus poétiques. Quand la mort passe dans une maison, quand les grandes et inévitables douleurs de la séparation ont déchiré les cœurs d'une famille unie, une fleur nouvelle montrera sa pointe délicate au milieu des larmes et du désespoir. L'âme regrettée a laissé son enveloppe mortelle ; mais, avant le soupir final, le défunt a jeté un dernier regard vers les siens, et la mort, à ce moment même, est venue sceller, sur la rétine cessant de vibrer, ce tableau des figures aimées qui entourent le chevet. L'épouse, la fille, la sœur pourront se dire, en toute réalité, que, non-seulement, leur souvenir est resté dans l'âme appelée à Dieu ; mais qu'elles sont encore toutes là, dans ces deux foyers éteints, qui retiennent leur dernier trésor de la terre.

ARTHUR DANSEBEAU.



FRANÇOISE

MODES ET MONDE

Dans cette grande *Revue Nationale* qui fait aujourd'hui sa révérence au public, M. le directeur désire qu'il y ait toujours un petit coin pour les dames. Et comme on veut bien me confier le soin de vous en faire les honneurs, chères lectrices, j'accepte avec plaisir.

Ainsi, il est convenu que ces pages "Modes et Monde" vous seront dorénavant toutes consacrées et que nul autre regard profane ne devra s'égarer par ici.

Ça me met à mon aise pour vous parler d'un tas de choses, mais d'un tas de choses que je n'aurais jamais osé aborder dans ces grands journaux quotidiens que les messieurs lisent chaque jour d'un bout à l'autre, pour y puiser leurs informations sur la politique et la Bourse.

Si vous me le permettez donc, mesdames, nous allons causer ensemble, vous et moi, comme si nous étions dans un de vos coquets boudoirs, dans la plus douce des intimités.



D'abord, attaquons le sujet des modes.

Mais que vous dirais-je que vous ne sachiez déjà?

Il y a quelques années, un millionnaire, amateur de bonne peinture, demanda à un célèbre artiste de lui peindre, pour sa galerie, une série de tableaux qui devaient représenter les modes de chaque pays du monde à différentes époques.

Savez-vous ce que fit le peintre pour représenter la mode du moment? Comme il possédait autant d'esprit et d'originalité que de talent, il se contenta de représenter une jolie femme sur les bras de laquelle on voyait des étoffes de toutes sortes, des gazes aux mille tissus variés, symbole d'une mode si capricieuse, si changeante dans ses multiples évolutions, qu'il était impossible de la fixer sur la toile.

L'idée était bien trouvée, et si, de nos jours, la même commande était faite, on aurait, je le crois, plus de difficultés encore à représenter la fashion actuelle.

La tendance se porte tellement vers les exagérations que je ne sais ce que nous allons bientôt devenir.

Avec nos manches énormes et le bas des jupes qui va s'élargissant tous les jours, les femmes ressembleront à des aérostats. Avouons qu'il nous faut des têtes bien lestées pour que le vent ne nous enlève pas dans les plaines éthérées. Mais c'est égal, avec tout ce fagotage, les plus jolies tailles se trouvent complètement dissimulées.

C'est absurde, j'en conviens facilement avec le sexe fort, qui se moque de nous Dieu sait ! Toutefois, il ne doit pas rire si haut, car nous trouvons chez lui certaines faiblesses qui n'ont pas moins leur côté ridicule.

Ainsi, par exemple, l'habit s'arrondit, s'allonge ou devient plus court ; le pantalon s'élargit ou se colle sur le mollet ; la cravate a des nœuds mystérieux pour tout autre que les initiés, et jusqu'au chapeau dont les bords deviennent plus ou moins évasés, sans que l'on ait de bonnes raisons à donner pour motiver ces transformations subites.

C'était bien pis encore au temps de nos grands-pères, au temps où l'on portait les bas de soie, le soulier à boucle, le jabot de dentelle, et surtout l'habit de couleur, rouge vif, ouvrant sur un gilet bleu de ciel !

Et cela pourrait bien revenir. On dit même que quelques beaux Brummels ont ressuscité ces antiquailles à des bals qu'il y a eus, l'an passé, à New-York. Alors, force sera à ces beaux moqueurs de suivre eux aussi le caprice du moment.

Car, il n'y a pas à se le dissimuler, la mode est un tyran implacable qui ne pardonne pas qu'on désobéisse à ses ukases. Les révolutions, le nihilisme, la dynamite ne parviendront jamais à faire périr ce despote. Aussi bien, il vaut mieux éviter de se singulariser par une rébellion trop ouverte.

Le dicton : il ne faut jamais être la première à suivre la mode, ni la dernière à la quitter, a parfaitement raison.

D'ailleurs, il y a tant de diversités dans les parures et les ornements que nous pouvons toujours faire une sorte de tri. Le grand point, c'est de trouver ce qui convient à soi et non point aux autres.

Tel chapeau qui sied parfaitement bien à cette petite figure chiffonnée, ne conviendra pas du tout à un profil de madone ; telle forme de robe qu'on admire sur une taille svelte et élancée, épaissira davantage un buste déjà porté à l'embonpoint. Et ainsi de suite. Voilà de grandes règles générales posées et dont il ne faut point se départir.

On doit avoir le courage de se regarder bien en face et de se demander : suis-je jolie ou ne le suis-je pas ? Le plus ou moins de beauté fait toutes les différences du monde.

Quand une femme est belle,—ou jolie disons,—rien ne la départe ;

elle peut même se permettre quelques excentricités dans sa toilette que l'on regardera d'un œil indulgent.

Dans le choix d'une toilette, comme en tout autre chose, il faut du tact, beaucoup de tact. C'est cette qualité rare qui vous dira, sur la manière de s'habiller, plus que tout ce que je pourrais en écrire.

Le velours n'a rien perdu cette année de la vogue qu'il a obtenu l'hiver dernier. Tant mieux. Rien n'habille mieux et ne fait autant ressortir la blancheur de la peau comme le velours. L'effet en est splendide sur de belles épaules.

Je me rappelle avoir particulièrement admiré, l'an dernier, à une réception, une robe de velours noir, dont le corsage coupé assez bas pour laisser voir de jolies épaules, était garni d'une berthe de riche dentelle. Cela donnait à celle qui portait ce costume un fort grand air et un cachet de distinction qu'on ne pouvait s'empêcher de remarquer.

Naturellement, pour les jeunes filles, cette toilette serait un peu écrasante, mais je recommanderais à un joli minois une robe comme j'en ai vu une, l'autre jour, à une jeune américaine, de passage en cette ville : jupe de bure blanche,—qui est l'étoffe classique par excellence,—avec corsage en velours mordoré, garni de grand col Louis XIII, en dentelle très fine dont je ne me rappelle plus la manufacture.

C'était joli, oh ! mais il fallait voir. Les belles mondaines en eussent rêvé tout éveillées.

Pour la rue, on m'a parlé d'une petite toque en velours noir ou de couleur avec manchon de même étoffe. Le manchon est retenu autour du cou par deux rubans, et si à ces rubans on peut ajouter deux petites boucles en argent, on a atteint le comble de l'élégance.

Pour les robes de soirée, les jeunes filles trouveront une foule de jolies fantaisies dans les crépons façonnés laine et soie, les lainages ondulés ou le voile uni, brodés de pois de couleur, toujours dans des nuances extrêmement claires et douces ; faites avec goût, ces toilettes simples et peu coûteuses peuvent être tout à fait charmantes.

En fait de tissus sérieux, on recommande la grosse serge et la cheviotte. On parle aussi d'un lainage bouclé, très confortable, d'une grande solidité et qui ne demande que très peu d'ornements.

L'hiver étant à peu près terminé, je ne donnerai pas d'autres détails sur ces costumes, qui, pour la plupart, sont achetés depuis le commencement de la saison, et qu'on ne devra renouveler que l'automne prochain.



Bien que le carnaval soit très long cet hiver, les amusements n'ont pas été très nombreux, du moins au moment où j'écris ces lignes, car, on ne

doit pas oublier que les articles d'une revue mensuelle sont donnés un peu à l'avance et ne peuvent avoir l'actualité d'un journal quotidien.

Avant le jour de l'an, le programme des mondanités s'est réduit à peu de choses : quelques *at home*, quelques thés le dimanche, et voilà tout. C'est bien mince.

Quelle différence avec l'an dernier où nous nous amusions si franchement aux réceptions du dimanche de madame Mathieu, aux mardis de madame de Martigny, sans compter les bals, les *driving-parties*, les *progressive euchre*, et que sais-je encore !

Une réception de lord et de lady Aberdeen promettait de rompre cette uniformité par trop monotone, mais l'événement n'a pas réussi. On peut même dire qu'il a été presque un fiasco ; à dix heures et demie, tout était fini, et l'équipage vice-royal s'en retournait déjà en galopant reconduire Leurs Excellences chez elles.

Ce sont les voiles et les plumes de cour qui ont effarouché tout le monde. Nous ne sommes point habitués à cet apparat extraordinaire, et nous sommes un peu trop démocratiques pour que ce cérémonial fleurisse chez nous.

Cependant, ce voile et ces plumes étaient très seyants. Ils étaient gracieux sur de jeunes têtes et donnaient un air très digne à nos respectables matrones. Je passe sous silence les quelques malheureuses exceptions qui ont attiré sur leurs têtes les sourires des malicieux.

Quant à la révérence, elle a été difficile, paraît-il, surtout chez les anglaises. Ce qui ne m'étonne pas, en égard à leur raideur proverbiale. Admettons que les révérences de cour sont un joli tour de force en même temps qu'une gymnastique très compliquée.

— C'est comme une révérence de couvent, me disait quelques-unes.

Beaucoup plus profonde, en vérité, mesdemoiselles. Et quand on songe qu'il faut à la fois être gracieuse et conserver son équilibre, il n'est pas surprenant que madame Sans-Gêne ait trouvé la besogne si rude.

Aussi bien, la cérémonie était des plus gênantes ; pas une note de musique pour réjouir les échos de la vaste galerie, pas de conversations animées pour jeter un peu de chaleur dans l'air. Rien qu'un défilé froid et solennel entre une haie d'habits rouges d'un côté, le personnel de la maison de Leurs Excellences et les invités privilégiés de l'autre. Ni l'accueil bienveillant du Gouverneur-Général, ni le sourire aimable de lady Aberdeen n'ont pu dissiper cette gêne oppressante qui planait dans l'atmosphère de l'appartement.

Je ne veux pour cela d'autres témoignages que ceux d'un jeune médecin et d'une jeune demoiselle qui m'ont avoué avoir passé à travers cette épreuve le cœur battant et une sueur froide qui leur baignait le front.



Le théâtre français, assure-t-on, est une des causes de la rareté des soirées. Je le crois sans peine, car c'est peut-être un amusement autrement plus intelligent que de sauter sans mesure, ou de resasser de banales mièvreries sur les marches d'un escalier.

Lorsque l'hiver dernier, M. Beaugrand a donné dans ses salons une jolie soirée théâtrale, il n'y eut qu'une voix parmi ses invités pour louer le charme tout nouveau de cette fête.

— C'est bien ce que nous devrions faire, dit alors une dame présente ; chercher, inventer, trouver quelque chose pour varier un peu le programme de nos soirées.

C'est aussi ce qui a lieu dans les salons parisiens où pour amuser leurs hôtes, les maîtres de céans paient de jolies sommes à des divettes en renom, à des comédiens en vogue pour rendre leurs fêtes plus brillantes encore.

On vient de ressusciter, en France, la mode des tableaux vivants.

Lady Aberdeen s'est sans doute inspirée de ce divertissement, qui fait fureur là-bas dans les salons élégants, pour donner sa représentation du mois de janvier.

C'est sous le Second Empire que sont nés les tableaux vivants et pendant quelque temps ce fut une véritable course au clocher pour obtenir un de ces rôles muets si facile à remplir et si gracieux à la fois.

Napoléon III et l'impératrice Eugénie y prirent goût et des tableaux vivants furent représentés aux Tuileries comme à Compiègne. On retrouve quelques détails sur ce genre de divertissements dans les lettres d'Octave Feuillet, et dans *Bel-Ami*, Guy de Maupassant parle d'un tableau vivant dans lequel son héros remplit le rôle principal.

Les tableaux n'ont de succès qu'en autant qu'ils sont nombreux, variés, et qu'ils se succèdent avec assez de rapidité pour ne pas fatiguer les spectateurs par une longue attente.

Si la mode en prenait au Canada, elle serait aussi, je crois, fort goûtée. Tout le monde ne peut pas être acteur, mais chacun peut figurer dans un rôle muet à son plus grand avantage.

C'est des charades mimées que les tableaux vivants tirent leur origine.

Les charades ! voilà encore un amusement très-agréable pour peu qu'on s'y prête de bonne grâce.

— Amusement de nos grand'mères, dites-vous.

Sans doute, mais nos grand'mères n'étaient-elles pas aussi intelligentes que leurs petites-filles ? Et puisque la mode est de rafraîchir les antiquailles, pourquoi pas celle-là comme les autres ?

L'été dernier, à la Malbaie, j'ai gardé le souvenir d'une très-aimable soirée passée à jouer des charades mimées. Ce que nous nous sommes amusées à fouiller partout : les gardes-robres, les tiroirs pour se composer les costumes les plus ébouriffants !

Tout était mis à contribution, depuis les toilettes les plus fraîches jusqu'aux vieilleries les plus démodées, et les acteurs ont obtenu des succès fous comme peuvent l'attester deux gentilles montréalaises qui faisaient partie de la réunion.

Qu'on essaye et l'on verra.

Sur ce, je vous dis : au revoir.

FRANÇOISE.

NOTE.—Le caractère général d'une Revue n'embrasse jamais les événements d'actualité toute récente.

C'est ainsi que, pressée par le temps et l'espace, je dois remettre à un autre numéro de plus amples détails sur les amusements de la nouvelle année : les réceptions et le concert vice-royaux, le bal de madame Beau-bien, les *splendides réceptions* de mesdames Arthur Dansereau, de Martigny et Rodrigue Masson, le thé de madame Azarie Brodeur, les *at home* de mesdames Alfred Merrill, P. E. Leblanc, et beaucoup d'autres qui surgiront encore, même avant que ce numéro ait paru devant le public.

F.

LA MINERVE

JOURNAL QUOTIDIEN DU MATIN, fondé en 1828, par Auguste Norbert Morin et Ludger Duvernay

Imprimé et publié à Montréal, au No 1610, rue Notre-Dame, coin de la rue St-Gabriel, par

EUSEBE SENÉCAL

Edition quotidienne, livrée à domicile..... \$6.00
Edition quotidienne, par la poste..... 5.00
Edition hebdomadaire de 8 pages..... 1.00

Les abonnements sont payables d'avance.

Annonces, 10 cents la ligne, 1ère insertion; 5 cents la ligne les insertions subséquentes. Toutes réclames seront payées 20 cts la ligne. Naissances, mariages et décès, 25 cts pour trois lignes.

Contrats réguliers—Conditions spéciales.

Toutes impressions de livres, brochures, circulaires, cartes, exécutées dans les derniers goûts et à des prix modérés.

Toutes communications doivent être adressées à:

LA MINERVE.

Téléphone No 324

MONTREAL

LA CROIX DU CANADA

Organe des Intérêts catholiques

JOURNAL QUOTIDIEN

Abonnement: \$2.50 par an, à la campagne; \$3.00 en ville

"LE JOURNAL POPULAIRE"

Edition hebdomadaire de "La Croix du Canada"

Abonnement: 50 cts par an, à la campagne; 75 cts par an, en ville

"La Croix", dans les dépôts, 1 sou le numéro.

La Gazette de Montréal**ASPECTS PARTICULIERS**

CHAQUE SEMAINE. — Hommes et choses militaires. — Dans le domaine de la femme. — Anciens et modernes. — Le monde du théâtre. — At Dodsley's, &c., &c.

La Gazette est expédiée par les trains du matin. On peut se la procurer chez tous les agents de journaux ou la recevoir par la poste ou par porteur dans n'importe quel point de la ville.

\$8.00 par année ou 50c. par mois

RICHARD WHITE, Directeur-administrateur

Cie d'imprimerie de la Gazette, Montréal.

LE NATIONAL

Journal Hebdomadaire

Publié dans les intérêts du Parti Libéral

GONZALVE DESAULNIERS, Rédacteur-en-chef

ABONNEMENT: A la ville

A la campagne

\$1.00

60 cts

No 22 Rue St-Gabriel, Montréal.

L'OPINION PUBLIQUE

Organe des Canadiens des diocèses de Springfield et Hartford

REMI TREMBLAY, Rédacteur

BELISLE FRÈRES, Ed.-propriétaires

WORCESTER, MASS.

Les directeurs des maisons d'éducation canadiennes trouveront ce Journal des plus avantageux pour faire connaître parmi nos populations les institutions qu'ils dirigent.

Abonnement: \$2.00 par année

ANALYSE DU SOMMAIRE DU 1^{ER} NUMÉRO DE LA "REVUE NATIONALE"

Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur le contenu de ce premier numéro.

En tête, nous y trouvons d'abord des lettres d'adhésion de quelques-uns de nos principaux citoyens, et le manque d'espace nous a empêché d'en insérer bien d'autres. Nos numéros suivants peu à peu compléteront la longue liste de ceux qui s'intéressent à notre Revue et qui y contribueront par leurs écrits.

L'honorable M. *Joseph Royal* a bien voulu contribuer à la rédaction de ce numéro avec une charmante nouvelle, d'une exquise émotion et d'un intérêt toujours croissant.

M. *Louis Fréchette*, dont l'éloge n'est plus à faire, nous écrit quelques-uns de ces beaux vers dont il a le secret.

M. le Docteur *Hingston*, dont la haute personnalité s'impose ici comme à l'étranger, nous donne une étude magistrale, dans son ampleur et sa portée, sur le climat de notre pays.

M. *Benjamin Sulte*, l'historien si apprécié du public canadien, nous fournit un travail historique très intéressant.

M. *Joseph Marmette*, si goûté comme romancier et auteur de *Mornac*, de l'intendant *Bigot*, et de bien d'autres œuvres qui ont eu du retentissement dans le monde des lettres canadiennes, commence aujourd'hui la publication d'un grand roman de mœurs canadiennes. Nous sommes convaincus que cette œuvre sera lue avec le plus profond intérêt par nos lecteurs et principalement par nos lectrices, et qu'elle est appelée à grandir encore la renommée de son auteur.

M. *John Hague*, dont la compétence comme écrivain financier est très hautement appréciée du public des affaires, nous fournit une étude imposante, presque une histoire philosophique de la finance de ces dernières années.

M. *Arthur Dausereau*, qui a la spécialité des études scientifiques et industrielles, nous donne un travail très curieux et très instructif sur le *mécanisme photographique de l'œil*.

Il suffira de lire *Modes et Monde de Françoise*, pour remarquer qu'elle a apporté ici son talent ordinaire, si fin, si délicat et si essentiellement féminin, qu'elle prodigue chaque semaine dans les grands journaux de Montréal.

ANNONCEZ-VOUS ?

La circulation du *HERALD* est trois fois plus considérable qu'elle était une année passée. C'est le seul journal du matin de Montréal qui se vend à *Une Cent*. Et le seul journal quotidien du Canada qui publie chaque samedi un numéro à *Une Cent* avec des illustrations en demi-teinte. C'est également le seul journal de Montréal qui publie deux éditions par jour, une le matin, et une le soir. Les annonces paraissent dans les deux éditions pour le même prix.

Si vous mettez votre annonce dans le "*HERALD*" de Montréal,
ÇA VOUS PAIERA.

L'ÉTOILE . . . JOURNAL - QUOTIDIEN
 PUBLIÉ par LÉPINE & CIE.

70 LOWELL, MASS., ETATS-UNIS.

ABONNEMENTS : Un An, \$2,00 | Six Mois, \$1.50 | Trois Mois, 75c.

Toutes Correspondances ou Communications doivent être adressées à

L'ÉTOILE, 67 Rue Market, Lowell, Mass.

CIGARES

Crème de la Crème

SONADORA, Etc.

J. M. FORTIER

FABRICANT

RUE ST-MAURICE

MONTREAL

L.-C. DE TONNANCOUR
Marchand-Tailleur

8 COTE ST-LAMBERT

LE MEILLEUR CHOIX DE

Marchandises Anglaises et Françaises

A MONTRÉAL

Spécialité :

COSTUMES et MANTEAUX
POUR DAMES

FUMEZ LES CIGARES

ROSE BUD

ET

RELIANCE

TASSÉ, WOOD & CIE

---LES---

PIANOS PRATTE

sont recommandés par tous les artistes qui les ont examinés.

ALBANI.

Votre piano est excellent sous tous les rapports et m'a donné entière satisfaction. Je vous en félicite.

31 janvier 1892.

EA. ALBANI GYE.

LLOYD.

Votre excellent piano vous fait honneur; le son est riche, plein, et possédant ce "velouté" si apprécié des artistes et la touche est tout ce que le musicien le plus exigeant puisse désirer. Vos pianos sont certainement appelés à un grand succès auprès des artistes et des personnes à la recherche d'un piano de premier ordre.

9 juin 1892.

EDWARD LLOYD.

GUILMANT.

J'ai trouvé votre piano excellent; le mécanisme est agréable et la sonorité est belle. Les sons se prolongent avec intensité, ce qui est un rare mérite.

24 septembre 1893.

ALEX. GUILMANT,
Organiste de la Trinité, Paris.

REMENYI.

Le son riche et le mécanisme splendide du Piano "Pratte" m'ont plu immensément.

28 octobre 1892.

ED. REMENYI.

PELLETIER.

Les pianos droits de votre fabrique—si j'en juge par celui dont j'ai fait l'acquisition—réunissent toutes les qualités artistiques.

28 novembre 1893.

R. OCT. PELLETIER,
Organiste de la Cathédrale.

COUTURE.

Votre piano est l'instrument le plus satisfaisant et le plus parfait qu'on puisse désirer.

15 décembre 1893.

G. COUTURE,
Maitre de Chapelle à la Cathédrale et directeur de la Société Philharmonique.

DUCHARME.

C'est un vrai piano d'artiste qui vous fait honneur à vous et au pays. Celui dont j'ai fait l'acquisition est vraiment un petit bijou, aussi remarquable par la puissance, l'ampleur et la beauté du son que par les qualités de ses vibrations douces et veloutées.

Vos instruments méritent aussi une attention toute spéciale pour la perfection de leur mécanisme. Toucher facile et absolument agréable sous les doigts.

17 janvier 1891.

DOMINIQUE DUCHARME,
Organiste au Gesù.

PRUME.

Vos pianos se distinguent autant par la délicatesse du toucher qui permet de produire les nuances les plus variées, que par la qualité sympathique et la pureté du son. L'égalité et la précision du mécanisme sont admirables. Je me ferai un plaisir de les recommander à tous ceux qui désireront entrer en possession d'un instrument parfait sous tous les rapports.

19 mars 1891.

F. JÉHIN-PRUME,
Violoniste de sa majesté le Roi des Belges.

MARTEAU.

Je ne puis partir sans vous exprimer mon admiration d'un si beau piano. J'ai été enchanté du son magnifique et de la touche si délicate qui font le charme de tout artiste.

7 avril 1894.

HENRI MARTEAU.

Les Pianos Pratte sont fabriqués et à vendre seulement par

L. E. N. PRATTE
Manufacture et Magasins, N° 1676 rue Notre-Dame
MONTREAL.